
WIDENER
HN T34H 7

ADÉLAÏDE
CAPECE MINUTOLO

Se le dolcezze che dal vivo fonte
Divino, stillan dentro un gentil core
Apparissero al mondo ancor di fuore
. . . .
. . . .
. . . . . . i più saggi ebbri d'amore
Andrebbon con la croce all'erto monte,
Per sentir con la morte dolce vita
Non solo eternamente, ma in quel punto
Ch'agli altri di lasciar quest'ombre spiace

VITTORIA COLONNA.

Si la douceur qui se répand d'une source divine dans le cœur apparaissait au dehors, les plus sages graviraient avec amour la rude montagne d'où elle jaillit, afin de goûter dans la mort une douce vie. De la goûter, non-seulement éternellement, mais même à l'heure où les autres quittent les ombres de la terre avec le plus de douleur !

12808. — Imprimerie D. Bardin et Ce, à Saint-Germain

ADÉLAÏDE

CAPECE MINUTOLO

PAR

Mme AUGUSTUS CRAVEN

NÉE LA FERRONNAYS

NEUVIÈME ÉDITION



PARIS

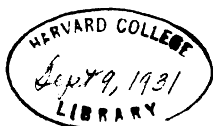
LIBRAIRIE ACADÉMIQUE

DIDIER ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS

35, QUAI DES AUGUSTINS, 35

—

1882


HARVARD COLLEGE
Sept 9, 1931
LIBRARY

ADÉLAÏDE

CAPECE MINUTOLO

I

La mort est le vrai miroir de la vie, a dit un grand chrétien du dix-septième siècle[1], et cette parole demeure vraie, même lorsque les ombres dernières empêchent les survivants d'apercevoir tout ce qu'il leur est permis d'espérer. Mais lorsqu'il n'y a pas d'ombre, lorsque rien ne voile ce miroir véridique et redoutable de l'heure suprême, et que Dieu nous permet de voir une âme s'y refléter tout entière sem-

[1] Le marquis de Mérode-Trelon.

blable à elle-même, et cependant au-dessus d'elle-même, telle qu'on l'a aimée pendant la vie, et cependant déjà transfigurée par la clarté anticipée d'une vie meilleure ; lorsqu'en présence d'une épreuve exceptionnelle et terrible, on la voit ce qu'elle était pendant la longue durée des jours heureux, alors le cœur, au lieu d'être serré par l'angoisse d'un douloureux adieu, se sent dilaté par une espérance infinie, et reconnaît avec bonheur une fois de plus que non-seulement l'amour de Dieu, c'est le ciel, mais que dès cette terre cet amour est l'adoucissement des plus cruelles souffrances et la transfiguration de la mort elle-même.

C'est ainsi que s'est s'achevée à Naples, au début de cette année, la vie d'Adélaïde Capece Minutolo, de l'illustre maison des princes de Canosa : noble vie, qui dans sa simplicité chrétienne, portait le germe de l'héroïsme manifesté dans sa mort, et qui laisse à ceux qui l'ont vue finir une consolation à laquelle ne peut ajouter aucune parole hu-

maine. Aussi n'est-ce point à eux que ces pages s'adressent, ils n'en ont pas besoin. Mais ce qui les console nous instruit, ce qui leur donne de la force, fortifie notre faiblesse ; et, de même qu'après une bataille on croit bien faire et augmenter le nombre des braves, en parlant de ceux qui ont vaillamment combattu, de même dans ce combat de la vie où nous sommes tous engagés, il est bon et salutaire pour nous d'observer l'attitude des victorieux, surtout lorsqu'ils n'appartiennent point à cette élite qui marche en tête de l'armée et dont on croit volontiers les exemples faits pour le petit nombre, mais lorsqu'ils ont combattu et triomphé près de nous, confondus dans nos rangs et marchant dans le même sentier où nous nous efforçons de marcher nous-mêmes.

II

La destinée d'Adélaïde n'eut en effet rien d'extraordinaire et ce fut cependant une destinée très-rare, car elle voulut et sut la guider dans une voie où elle trouva le bonheur ; et cette voie ne fut ni l'une ni l'autre de celles qui s'ouvrent seules habituellement aux femmes (surtout à celles de son pays). Elle ne se fit point religieuse, et elle ne se maria jamais.

Au début de sa vie, un revers imprévu de fortune survenu à la mort de son père l'avait habituée jeune à la réflexion, à l'empire sur elle-même, à la privation courageuse et en-

jouée de tous les plaisirs de son âge, à l'égalité parfaite d'humeur dans les vicissitudes qui n'atteignaient que le côté extérieur de la vie. Je ne m'étendrai point toutefois sur une époque où rien ne distingue Adélaïde de ses deux sœurs Pauline et Clotilde. Pendant cette première période de leur existence, elle fut ce qu'elles furent : toutes les trois courageuses, toutes les trois heureuses par la parfaite union qui régnait entre elles et par leur tendresse passionnée pour leur mère[1], dont le dévouement, l'intelligence, l'indomptable énergie secondée par la facilité avec laquelle les sacrifices qu'elle s'imposait étaient acceptés autour d'elle, réussit avec le temps à rétablir leur fortune. Après de longues années de retraite, ses filles allaient reparaître dans le monde et s'y trouver dans une position conforme à leur naissance, lors-

[1] Mathilde de Galvez, marquise Capece Minutolo, était la fille de Bernardo, premier comte de Galvez, vice-roi du Mexique en 1785. (Voy. Appendice A.) Elle était la nièce et l'héritière du marquis de la Sonora, ministre des Indes sous le roi d'Espagne Charles III

que survint le seul grand malheur qui ait jamais frappé Adélaïde. Dans un dernier voyage en Andalousie entrepris dans l'intérêt de ses enfants, la marquise Capece Minutolo fut atteinte à Malaga d'une maladie soudaine et mortelle, à laquelle elle succomba en peu de jours. Ses filles, qui l'avaient accompagnée, revinrent à Naples orphelines.

Ce coup affreux, coïncidant avec l'arrangement définitif de leurs affaires, les laissait tristement mais complétement libres. Ce fut alors qu'Adélaïde prit un parti qui était la manifestation la plus significative de son caractère.

Pauline, sa sœur aînée, venait d'accepter la main de François del Balzo, marquis de la Sonora[1]; comme elle, si Adélaïde l'eût voulu, elle eût trouvé sans peine un époux de son rang, mais elle regarda, à cette époque, la vie

[1] Le nom del Balzo compte, on le sait, parmi les premiers de la noblesse européenne. Toutefois, le titre principal de la famille étant porté par le frère aîné de François del Balzo, il

en face, et elle se demanda sincèrement à quelles conditions elle pourrait s'y trouver heureuse. Elle vit distinctement que le bonheur à ses yeux, c'était la paix, c'était la sympathie de deux cœurs et de deux âmes, c'était une conformité parfaite de goûts et une volonté égale de marcher ensemble dans un chemin qui, sans être exceptionnel, monterait sans cesse et où Dieu serait toujours en vue. Cet idéal, sans aller en chercher la réalisation douteuse dans le mariage et parmi les joies ardentes et brillantes de la terre, elle reconnut qu'elle le possédait déjà et elle n'en voulut pas d'autre. Clotilde, sa sœur cadette, lui était unie par une identité de sentiments qui accomplissait toutes les conditions rêvées. Elle lui proposa de ne rien chercher au delà de leur vie à

prit, en se mariant, le titre de marquis de la Sonora, dont Pauline Capece Minutolo héritait par sa mère.

Aujourd'hui leur fils, Ernest del Balzo, comte de Galvez, marié en 1867 à lady Dorothy Walpole, fille du comte d'Oxford, porte celui de duc del Balzo.

Les del Balzo (princes des Baux en Provence) vinrent à Naples avec Charles d'Anjou.

deux, et d'un commun accord elles décidèrent de ne point se marier et de ne se séparer jamais. Les occasions de changer d'avis furent plus tard offertes à Adélaïde dans des conditions qui auraient pu toucher son cœur et séduire son orgueil ; mais rien ne la fit jamais chanceler et aucun regret ne vint démentir ni pour l'une, ni pour l'autre, la sagesse de leur choix, depuis le jour où ce choix fut fait jusqu'à celui où, vingt-huit ans après, la mort les sépara.

III

Toutefois, pour arranger leur vie à leur gré, il leur avait fallu lutter; car, pas plus en Italie qu'en France, il ne se trouve de place réservée dans le monde (dans le grand monde surtout qui était le leur) pour les femmes qui ne se marient pas. Lors donc que par exception une fille ne trouve pas d'époux, il faut, quand la mort lui enlève ses appuis naturels, qu'elle en cherche d'autres et, en retour de la protection dont on n'admet pas qu'elle puisse jamais se passer, elle est parfois contrainte d'accepter des conditions assez dures pour justifier l'antipathie à

peu près générale que leur inspire, à toutes, le nom ainsi que la position de vieilles filles. Les années n'amènent pour elles aucune indépendance et ne font point disparaître les entraves destinées à protéger leur jeunesse et dont l'âge ne parvient jamais à les affranchir.

C'était là l'antique usage auquel voulait se soustraire celle qui prétendait, disait-elle, « fonder à Naples *l'institution des vieilles filles.* » Elle y parvint et réussit à obtenir l'indépendance qu'elle désirait pour elle et pour sa sœur. Elles s'établirent ensemble à Naples d'abord, puis à Pausilippe, dans une villa que son site ravissant rend présente à la mémoire de tous ceux qui connaissent le golfe de Naples. En 1818, ce lieu situé sur l'un des promontoires de la *Strada nuova*, avait été donné par le roi Ferdinand Ier à la margrave d'Anspach, qui à cette époque habitait Naples[1]; elle avait

[1] Lady Élisabeth Berkeley, mariée en premières noces à lord Craven (et bisaïeule du jeune pair qui porte aujourd'hui ce titre), épousa en secondes noces Cristian (Frédérick-

construit sur ce promontoire et entouré d'un jardin qui descendait jusqu'à la plage, un pavillon ayant la forme d'un petit temple grec, lequel, se détachant du milieu de la verdure et des fleurs, frappait agréablement la vue de ceux qui l'apercevaient soit de la côte, soit de la mer ; il figure encore dans tous les dessins qui représentent le golfe de Naples depuis 1818 jusqu'en 1851. A cette époque, le fils et l'héritier de la margrave, M. Keppel Craven, légua par testament ce pavillon et ce jardin aux deux sœurs, dont il avait été le fidèle et constant ami. Le petit temple, transformé par elles, perdit sa physionomie primitive, mais elles en firent une habitation gracieuse et commode qui, à dater de cette époque, devint leur unique séjour. C'est là que, pendant de longues années, s'écoula leur vie paisible et remplie ; c'est là que fut réalisé le rêve formé

Alexandre), dernier margrave d'Anspach et de Bareith, et elle passa les dernières années de sa vie à Naples, où elle mourut en 1828.

d'avance d'un bonheur acquis, comme tout ce qu'il y a de meilleur sur la terre, au prix du renoncement voulu et accepté à quelques-unes de ses joies.

Sans doute ce bonheur ne fit pas envie à tous, et, dans le grand nombre de ceux qui, pendant longtemps visitèrent cette retraite, il se sera bien trouvé quelque femme heureuse et aimée, quelque orgueilleuse et tendre mère, surtout quelques personnes frivoles qui se seront dit qu'ils n'aimeraient point à vivre et à vieillir ainsi. Mais cette impression était assez rare. La rencontre du bonheur complet n'est pas très-fréquente ici-bas, et, lorsqu'il s'offre à nous, le cœur et les yeux le reconnaissent et s'y reposent. Que de fois ne nous sommes-nous pas reposée ainsi dans ce lieu où l'amitié et la religion, les arts et l'étude, se donnaient rendez-vous en présence de la plus resplendissante nature, et où les yeux, l'intelligence, l'âme et le cœur, étaient également satisfaits. Adélaïde (nous le dirons sans affliger l'orgueil

de celle qui ne vivait que pour elle et par elle), était l'âme de ce séjour; non-seulement ses talents étaient remarquables, mais son esprit avait, comme son caractère, une qualité virile que lui avait peut-être transmise le sang espagnol qu'elle tenait de sa mère. En sorte que, à une douceur infinie, à une extrême simplicité, à une tendresse de cœur incomparable, elle joignait non-seulement un mâle courage (dont elle fut hélas! appelée plus tard à donner la preuve), mais une aptitude singulière pour les études et les sciences auxquelles les hommes s'intéressent, et où, d'ordinaire, seuls ils excellent. Aussi put-elle guider d'une façon supérieure, non-seulement l'éducation de la fille de sa sœur aînée, mais encore celle de son fils, enfants qu'elle aima tous deux si tendrement et dont elle fut si tendrement aimée, qu'un vif et doux reflet des joies maternelles auxquelles elle avait renoncé s'ajouta pour elle à tous les intérêts dont elle avait voulu et su remplir sa vie.

C'est ainsi que s'écoulèrent près de quinze

années d'une vie ordonnée et régulière où la famille, les amis et le monde avaient tous leur place, mais dont la part la plus large était réservée pour la solitude et le travail. Leur villa était assez voisine de Naples pour que l'on pût venir les voir sans peine, et une ou deux fois par semaine, la société napolitaine tout entière (à une époque où cette société était la plus brillante d'Italie) se réunissait chez elles. Les autres jours la porte était close. Le temps alors était partagé entre la peinture, l'étude, la musique, pour laquelle les deux sœurs avaient un talent, non-seulement d'exécution mais de composition rare chez les amateurs, et à tout cela s'ajoutaient, ou plutôt avant tout cela se rangeaient en première ligne des œuvres nombreuses de charité, qu'elles accomplissaient modestement autour d'elles, et parmi lesquelles il s'en trouvait une surtout, chère entre toutes à Adélaïde. Cette œuvre, c'était l'instruction d'un certain nombre de pauvres petits garçons qu'elle réunissait autour d'elle, et à qui (on en jugera

plus tard) elle prodiguait de véritables trésors de charité chrétienne et de science religieuse. Ces jours-là, il restait peu de temps à donner même aux plus intimes amis; néanmoins ils n'étaient jamais exclus, et c'étaient pour eux des jours préférés à ceux où elle était entourée de monde. Mais pour la juger tout entière, il n'eût pas suffi de la voir toujours seule, il fallait aussi l'observer et l'entendre au milieu d'un cercle. Son esprit, je l'ai dit, était singulièrement actif, pénétrant, et capable d'application; de plus, elle était douée d'une belle imagination, et elle possédait à un haut degré la promptitude et la pénétration qui caractérisent les Napolitains. Mais ce qui chez elle dominait tout, c'était une bienveillante bonté qui semblait ne faire servir ses nobles facultés qu'à la découverte du bien en tout et en tous. Ceci, à dire le vrai, ne plaisait pas à tout le monde. Ne dire de mal de personne! cela rend la conversation fade, au goût de bien des gens. Aussi, « c'est de l'optimisme, » disaient ceux-là. — « C'est de

la banalité, » répondaient d'autres qui regardaient la médisance comme un des ingrédients les plus indispensables de la conversation. Mais ceux qui n'étaient point indignes de cette chère âme se trouvaient bien dans la région sereine qu'elle savait faire régner autour d'elle dans le monde, mais bien surtout les jours dont je viens de parler réservés aux seuls amis et consacrés aux douces et intimes causeries.

Causer avec Adélaïde ! cela était doux, en effet, sur cette belle terrasse d'où l'on embrassait toute la vue du golfe : à gauche, Naples, le Vésuve et les montagnes qui leur servent d'arrière-plan ; en face, celles qui dominent Castellamare et Sorrento et dont la ligne gracieuse et grandiose s'étend jusqu'à l'extrémité de la côte opposée ; au-dessus de nos têtes le ciel resplendissant et, à nos pieds, la mer bleue et immobile ! Lorsque la grilledu jardin était fermée et que les bruits du monde semblaient être aussi lointains que

ceux de la ville, la conversation devenait facilement intime et cette riante nature ne l'empêchait pas d'être grave. Alors, les vraies pensées, celles qui ne s'échangent pas dans le monde, lui venaient facilement aux lèvres, elle les communiquait sans peine, et de tels entretiens demeuraient dans la mémoire... Je m'arrête un instant pour fixer ici le souvenir d'un de ceux que nous y eûmes ensemble et pour la regarder et l'entendre encore à cette place où je ne la verrai plus et où je ne me trouverai plus jamais moi-même!

IV

A l'époque à laquelle je me reporte en ce moment (c'est-à-dire vers l'année 1854), sa vie me semblait être particulièrement heureuse et privilégiée. Le bonheur de l'intimité entre sœurs ! plus qu'une autre, j'en avais goûté l'étendue... Mais il avait été suivi de grandes douleurs, alors récentes encore, et ces souvenirs doux et déchirants faisaient souvent le sujet de nos discours. Ceux que je pleurais, Adélaïde les avait tous connus, tous aimés ; elle me plaignait, et moi je l'enviais. Ses deux sœurs qu'elle aimait tant, ni

la mort, ni même l'absence ne l'en avait séparée. L'une était toujours près d'elle, étroitement unie à sa vie, l'autre lui apportait chaque jour, avec la joie de sa présence, celle qu'y ajoutaient deux enfants dignes de toute la tendresse qu'ils inspiraient. Il y avait dans sa vie unité parfaite, jouissance non interrompue du bonheur de sa jeunesse à un âge où, pour un grand nombre, ce bonheur fait déjà partie des rêves du passé...

« Oui! mais quand viendra l'heure de la séparation!... pauvres amies! » Cette pensée se présentait souvent à mon esprit, et le jour dont je parle, elle me suggéra cette question :

« Quel effet te produit la pensée de la mort? »

Elle me répondit :

« — La mort? mais il n'y a pas de mort. »

Était-ce ici de l'optimisme poussé jusqu'à la déraison ou jusqu'à la sublimité? On en jugera par l'explication qui suivit.

« Vois, ajouta-t-elle, je sens, je prie,

j'aime, je comprends : c'est ma vie d'à présent qui durera jusqu'à son terme ; puis cette vie changera, elle deviendra meilleure, mais elle ne s'interrompra pas. Moi, qui suis là, je sentirai, je prierai, j'aimerai, je comprendrai toujours. C'est bien un changement dans la vie. Ce n'est pas l'interruption de la vie. Où donc est la mort ?

« — Et les souffrances par lesquelles on peut avoir à passer avant de quitter la vie ? »

Elle fit le geste italien qui signifie qu'une chose vous importe peu. Puis elle dit :

« On peut supporter beaucoup, en ne s'occupant pas de ce qu'on souffre, tant que cela est possible, et quand cela devient difficile, Dieu vous aide, et l'on peut tout alors. »

C'était là une noble manière d'appliquer la faculté de voir en beau à la souffrance et à la mort, et ces paroles seraient belles quand elles ne seraient que des paroles. Mais elles deviennent bien autrement importantes lorsqu'on a vu celle

qui les proférait mettre plus tard en pratique sa pieuse et courageuse théorie et donner jusqu'à l'héroïsme, la preuve de sa parfaite sincérité.

« Ne pas souffrir dans la volonté, c'est ne pas souffrir, » a dit admirablement Fénélon. C'est « cet heureux germe du Paradis dans le Purgatoire, » qui transforme les souffrances de ceux

..... Che son contenti nel fuoco [1],

et qui, dans le monde, opère la même transformation pour les âmes dont la volonté est entièrement unie à la volonté divine. Telle fut, si j'ose le dire, la *couleur dominante* de la piété d'Adélaïde et la forme spéciale que prit chez elle la vertu chrétienne (forme, pour le dire en passant, la plus parfaite de toutes) : sa volonté adhéra à celle de son Dieu et ne s'en sépara jamais; et ce fut son amour pour lui qui forma dans son âme cet acte parfait de sa volonté!

Quoique en ce qui touche aux souvenirs du

[1] Dante, *Inf.*; ch. II.

passé ma mémoire soit fidèle, on pourrait mettre en doute, peut-être, l'exactitude de l'entretien que je viens de rapporter. Il me semble donc à propos d'insérer ici quelques extraits des lettres d'Adélaïde, qui mieux que tout ce que je pourrais en dire, feront apprécier l'état habituel de ses pensées et de son âme. On me pardonnera même de retourner quelque peu en arrière, afin de donner à ces extraits plus d'étendue et faire mieux connaître le charme et la richesse de l'esprit qui s'y révèle.

Ces lettres adressées à sa nièce (qui était en même temps sa filleule[1]) nous semblent du reste faire honneur, non-seulement à celle qui les écrivait, mais à l'enfant, qui à seize ans, était digne de les recevoir.

[1] Adelina del Balzo, mariée le 23 janvier 1867 à François, comte de Melissa, fils aîné du prince Pignatelli Strongoli.

« Pausilippe, 24 novembre 1854.

« Ma chère amie, je veux t'écrire, je veux t'écrire, je veux t'écrire! Or, selon le P. Borghi, la triple répétition d'un mot lui donne une force incalculable. Mes trois *je veux* ne peuvent donc rester infructueux. « *Amen, amen, amen dicovobis.* » J'écrirai, malgré les visites, malgré les leçons, malgré mon..., j'allais dire : *malgré mon Christ*, mais cela sonnerait trop mal et il faut que je m'exprime différemment... Voici : malgré mon cher tableau du Christ

qui m'absorbe d'une manière extraordinaire. Jamais la peinture ne m'a intéressée davantage : chaque trait que je trace, chaque coup de pinceau que je donne, me semble un acte d'amour qui me rapproche de ce cher Jésus. Ce regard! Dieu! que je l'aime! et ce sourire qui me console! et l'abandon de toute cette chère figure! et cette main que j'ai placée sur son cœur! Oh! que je voudrais y placer la mienne! Il me semble que tenant là ce cœur sous ma main, je ne pourrais pas l'offenser, que je deviendrais une sainte Thérèse; tandis que de loin, oh! comme on devient froid! comme il est facile de se distraire, de glisser, de pécher même!... Voilà, chère Minette, la disposition de mon esprit dans ce moment où je t'écris. Qui sait ce qu'elle sera dans une heure?

«Adelinette, je t'aime, et quand je te parle, je le fais du fond de mon âme que je te montre à découvert, comme je ne la montre à personne...

«Ma lettre le lendemain, c'est-à-dire aujourd'hui le 25 :

« En effet, je suis aujourd'hui dans une disposition toute contraire, ou du moins tout à fait différente de celle d'hier. Le comte de Syracuse sort d'ici ; il nous a fait une longue visite, et a eu la bonté de nous dire que, ne nous ayant pas vues depuis longtemps, il venait savoir comment nous nous portions. Un prince royal ne peut pas faire une phrase plus polie ! Aussi nous en avons été très-flattées, et la disposition actuelle de mon esprit la voilà : *Amour-propre satisfait*. Tu vois que c'est toute autre chose qu'hier. »

« Pausilippe, 27 décembre.

« J'ai pensé à toi à toutes les heures du jour, aujourd'hui, ma chère Minette. Si tu savais avec quel plaisir je t'associe à nous, aux moments où une bonne lecture ou quelque chose de beau en quelque genre que ce soit, nous occupe. Ce soir, j'ai chanté un bel air de

Macbeth, de Verdi. C'est le moment où la féroce lady Macbeth vient d'assassiner Duncan et se lave les mains pour effacer les taches de sang qu'elle ne parvient pas à faire disparaître. Je suppose que tu connais la pièce. Je tâchais donc, en chantant, de donner à ce caractère la teinte baroque que Shakespeare a si bien mêlée à la noblesse mâle de cette femme cruelle. Clotilde et moi, nous aurions voulu que tu fusses là pour entendre les réflexions que nous faisions sur tout cela et pour en prendre ta part.

« Nous avons lu beaucoup du P. Gratry dans la journée, et là aussi nous t'avons appelée, comme ce pauvre roi de Lydie appelait : Solon ! Solon ! Oh ! que c'était beau ! L'auteur voit une trinité créée dans l'âme, et une autre dans le corps, comme il y a en Dieu une trinité incréée. Je me meurs d'envie de te le montrer, afin que tu le voies avec la même évidence que nous. Au lieu de cela, je vais me coucher. »

« Pausilippe, 16 février.

« Comme le temps se gâte ! Chère petite amie de mon cœur, qui sait quand nous nous reverrons ? et j'ai tant de choses à te dire ! J'ai pris une grande feuille de papier pour essayer de t'écrire un peu, puisque je ne puis causer avec toi.

« C'est hier, en revenant de chez ce cher Ernest[1], que l'envie de bavarder à mon aise avec toi (de lui) m'est venue. Je le regardais, ce cher enfant, et je pensais : le voilà arrivé à la dernière période de l'enfance. Encore un pas, et il touchera à la jeunesse. Maintenant c'est la fleur encore toute fraîche et rayonnante ; dans deux ans, dans trois tout au plus, qui sait si le souffle de ce vilain petit grand monde (qu'il faudra bien affronter) ne l'aura pas déjà flé-

[1] Son neveu, le frère d'A[illegible]lina

trie? et le fruit qui allait venir, et qui encore informe, il est vrai, portait en lui pourtant la séve et la puissance d'une riche maturité, que deviendra-t-il, mal protégé par la faible écorce qui lui sert d'enveloppe? Còmprends-tu cette allégorie, chère Adelina? Oui, tu l'as comprise, et dans cette certitude, j'ajoute : Le bon Dieu a placé près de ce fruit une fleur qui a vu le jour avant lui, une fleur parée d'un beau feuillage : c'est ce feuillage qui le protégera si le vent souffle, qui le couvrira si la pluie tombe, et, grâce à ce bienveillant voisinage, le fruit mûrira et arrivera à toute sa saveur. Cette fable, que l'on peut nommer *le Fruit et le Feuillage*, représente, tu l'as fort bien deviné, Ernest et Adelina. Mais pour remplir le rôle que je t'indique là, vis-à-vis de ton frère, comme il faut que tu te rendes aimable et *respectable* à ses yeux! comme il faut que tu sois pieuse et largement instruite dans ta religion, sans petitesse, sans affectation, charitable, modeste, femme jusqu'au bout des doigts, et pourtant,

pour mon goût, il te faut aussi un courage mâle et même un caractère qui le soit un peu et pourtant ne cesse jamais d'être *Ladylike*. Éloigne de toi les idées mesquines. Rends-toi agréable, mais (comme le veut Clotilde) par charité et non par amour-propre. Si tu brilles soit par ta figure, soit par ton esprit, ton savoir ou ta position, au nom du ciel ne t'en *pavane* pas. Reste simple et sans prétention (*umile in gloria*) comme ta charmante duchesse de R..., qui brille tant, et a toujours l'air de ne pas s'en douter. On élève son cœur à cela, en chassant toutes les idées de complaisance qui s'offrent à l'esprit après un petit succès. Il faut les traiter comme des piéges du tentateur, et vite s'humilier devant Dieu ; sans cela nous serions de vilaines créatures absolument dénuées de grâces et d'attraits. Chaque fois qu'il t'arrivera d'avoir un succès dans le monde, pense à cet endroit de l'Évangile où le Seigneur nous dit qu'il demandera compte du talent qu'il aura confié à son serviteur, et pense au moment où

« te dira : « Adelina, je t'ai donné une jolie « figure, de la capacité, de l'esprit, qu'en as-tu « fait ? » Il faut que tu puisses lui répondre : « Seigneur Jésus, je les ai employés pour votre « honneur. » Car si tu t'en étais servie pour t'enorgueillir, ou pour faire le moindre mal, tu aurais mérité de perdre ton âme comme le serviteur mauvais. Sois donc toujours simple et toujours humble. Humble ! cette belle vertu qui a été le trait caractéristique de la Vierge sainte, et qu'elle a exaltée elle-même par ces paroles : « *Deposuit potentes de sede, et exaltavit humiles.* » Je ne te recommande pas d'étudier beaucoup et d'orner ton esprit, car je sais que pour cela tu es en bon chemin... Je suis loin de t'avoir tout dit ; mais je me console en pensant que tu es capable de comprendre à toi toute seule ce qu'il faut que soit une femme qui prétend devenir l'amie, le guide, la protectrice de son frère.

« Pausilippe....

« Ton père dit qu'il faudrait dater mes billets : mais pour cela il faudrait savoir quel est le jour du mois où je me trouve, et tout ce que j'en sais en ce moment, c'est que ce jour est quelque part entre le *vingt* et le *trente* février, et qu'il fait un froid de loup. Du reste, je ne me plains pas de la saison ; car, grâce à notre chère hydropathie, je me... nous nous promenons hardiment au vent, sans que cela nous fasse le moindre mal.

« J'ai pensé à toi la nuit dernière, pendant que je ne dormais pas. « — A propos de quoi ? » me diras-tu. A propos de bottes : j'avais composé de la musique toute la soirée, et les deux derniers vers de ma chanson me revenaient à la mémoire :

Troppo la terra è povera
Non sazia il tuo desir [1].

Alors j'ai commencé à faire des réflexions sur ce mot : *désir;* je l'ai comparé à cet autre : *volonté.* J'en ai pesé la différence : « Le désir, « pensais-je, naît dans la partie inférieure de « l'âme, tandis que la volonté formulée est un « acte qui s'accomplit dans sa partie la plus « noble, dans celle par laquelle nous touchons « à Dieu (*qui est suspendue à Dieu*, comme dit « Platon). » Vois donc quelle différence il y a entre ces deux mots ! Comme ce désir du bien suprême, qui naît seulement de ce que la terre est trop pauvre pour nous satisfaire, comme ce désir m'a semblé décoloré après y avoir bien réfléchi ; tandis que *vouloir* le bien suprême !... Voilà par où nous ressemblons a notre Père céleste, voilà un acte parfait que Dieu écoute et satisfait immédiatement.

« Je me suis promenée, de cette manière,

[1] « La terre est trop pauvre pour rassasier ton désir. »

une partie de la nuit dans les espaces, et j'ai pensé à toi, avec qui je me trouve tant de rapports d'esprit. Il me semblait que nous causions ensemble, considérant les mots qui nous servaient de point de départ, et de là, partant pour voler très-haut par la pensée. Je sais que tu aimes ces vols éthérés, ces promenades dans les régions de l'âme. Comme on en distingue bien les différences quand on les observe bien ! comme on comprend que, dans ces régions, il y en a de plus hautes et de plus basses ! Je t'ai déjà dit que le P. Gratry voit dans l'âme une trinité créée à l'image de la Trinité incréée.

« Oh ! comme nous passerons de bonnes heures ensemble cet été ! Avec personne je ne déroule toute ma pensée, tous mes sentiments comme avec toi, fille chérie ! Il me semble que nous nous comprenons si bien ! soit que nous parlions d'art, de littérature, ou de choses abstraites, je dirais presque que nous sentons de même, si les sentiments d'une

femme de cinquante ans pouvaient être comparés à ceux d'une jeune fille de seize. Mais pense à l'amandier qui va bourgeonner dans quelques jours. Quand la fleur viendra, elle ressemblera à mon Adelina ; plus tard, la rude écorce du fruit ressemblera à sa vieille tante. Mais au bout du compte, quant le fruit paraîtra, la fleur et l'écorce auront toutes les deux produit l'*amende.* »

« Pausilippe, 24 maggio.

« Si tu savais comme tes lettres me font plaisir ! Aussi, dans l'effusion de mon cœur, j'ai eu la même indisposition que les ouvriers de la tour de Babel, la confusion des langues. Regarde la date de ma lettre, chère petite, et tu verras où me conduit mon empressement à te répondre.

« La marquise de R... et le ministre d'Espagne sortent d'ici ; ils ont déjeuné avec nous,

et, de causerie en causerie, nous avons atteint l'heure incroyable de trois heures trois quarts. Ils ont beaucoup d'esprit tous deux, et la conversation a coulé de source et sans effort. Lorsque je m'amuse ainsi, je pense à toi ; je te voudrais présente, je voudrais te voir prendre part à tout ce qui m'intéresse.

« ... Quel temps il fait aujourd'hui ! quelle journée ! Comme la mer, comme la côte, comme tout est illuminé !... J'aime que ce soit ainsi dans ces jours consacrés au Saint-Esprit ! Quoique je place les sentiments de l'âme bien au-dessus des sensations, pourtant je suis chair et os, et il m'est agréable d'éprouver par les sens l'effet divin de la lumière finie, lorsque je me sens enivrée de cette chère *Lux beatissima* qui remplit nos cœurs. J'ai dit ce matin : « *Veni, sancte Spiritus, Et emitte cœlitus,* « *Lucis tuæ radium,* » ayant devant mes yeux ce large horizon de Pausilippe, que le soleil éclairait de tous ses rayons. Ah ! je t'assure que c'était beau, et pour l'âme et pour le corps !...

« Je t'écris, Minette, parce que j'aime à me laisser causer avec toi, et qu'il est impossible de le faire lorsque nous nous voyons entourées de monde, où se trouvent fort peu de gens disposés aux élans *psychologiques*; pourtant j'espère te voir dans l'après-midi. Le cœur, qui ne ment pas, me le dit.

« Pausilippe, 12 juin.

« Écris-moi, écris-moi. » Voilà ce que tu m'as dit hier en me quittant. Ce mot, j'imagine, signifiait : « Écris-moi ce que tu n'as pas « pu me dire lorsqu'on est venu me chercher « au jardin. » N'est-ce pas cela que tu désires ? Comme il me semble que je t'ai devinée, je vais continuer avec toi la méditation sur la doctrine chrétienne, qui était le sujet de notre entretien lorsque nous nous sommes séparées pour rentrer au salon.

« Mais avant tout cela, il faut que je te dise à quel point je me suis plu sous la *tente* de ta *tante* Judith[1] (ceci est un *bisticcio*). Ces charmantes jeunes femmes si bien mises ! ce jardin si frais, si bien tenu ! cette quantité de

[1] La marquise Monte Silvano, belle-sœur du marquis de la Sonora.

fleurs! l'éclairage, les glaces, l'amabilité des hôtes, et la facilité avec laquelle ils faisaient les honneurs du logis, tout était d'accord, tout m'a fait plaisir; et je me suis amusée.

« Maintenant, retournons au sujet principal. Mais permets-moi de le poursuivre en italien. C'est en italien que j'explique la doctrine chrétienne à ces braves garçons qui ont la bonté de m'écouter et de suivre mes conseils[1]. Et ce serait une inutile et ridicule traduction que de te dire à toi les mêmes choses dans une autre langue.

« Au surplus, chère Minette, ne fais attention, je te prie, qu'au sujet et ne songe point au langage, que je ne voudrais pas me donner la peine de soigner pour toi. »

[1] Ceux dont nous avons parlé, p. 16.

VI

On a pu juger, par les extraits précédents, de quelle manière savait manier notre langue, une étrangère qui jamais n'avait habité et avait à peine visité la France. Elle parlait mieux encore que le français, l'espagnol qui était la langue de sa mère, et que pour cette raison, elle aimait et regardait comme la sienne. Mais lorsqu'elle voulait traiter de suite des sujets profonds et élevés, elle avait de préférence recours à l'italien, qu'elle écrivait avec une perfection et prononçait avec un accent rares dans les provinces méridionales de l'Italie, même

parmi les personnes les plus distinguées.

Toute la partie suivante (et selon nous la plus remarquable) de cette correspondance est traduite de l'italien:

« Je commence toujours mon instruction par une prière à l'Esprit-Saint[1]. Je lui demande d'abord pour ceux qui vont m'écouter, l'intelligence, afin que mes paroles leur soient utiles. Pour moi-même, je demande la force, la science, le conseil, puisque je vais me hasar-

[1] Voici textuellement cette prière, telle qu'elle l'avait composée et qu'elle la répéta pendant douze ans tous les jours de sa vie :

« Spirito di Dio, discendi in me! Infondimi sapienza, intelletto, consiglio, fortezza, scienza, amore e timor di Dio! Dammi fede, speranza, e carità, amor del prossimo cosi squisito che non l'offenda mai, che lo consoli, e lo protegga in ogni incontro. Vergine Maria, madre mia, mi metto sotto la tua protezione. Facci santi, santi, santi! » — « Esprit de Dieu, descends en moi! Fais pénétrer en moi la sagesse, l'intelligence, le conseil, la force, la science, l'amour et la crainte de Dieu! Donne-moi la foi, l'espérance, la charité; donne-moi un amour du prochain si parfait que jamais je ne l'offense, et qu'en toute occasion je le console et le défende. Vierge Marie, ma mère, je me mets sous ta protection. Rends-nous saints, saints, saints! »

der à leur expliquer la sainte parole de Dieu. Nous faisons ensuite tous ensemble le signe de la croix, et je commence.

« Ma première explication a pour but de leur faire comprendre que les dix commandements, qui sont le pivot de toute notre foi, ont été donnés aux hommes par Dieu, que c'est Dieu lui-même qui les a communiqués à Moïse, gravés sur la pierre, afin qu'ils demeurassent de même gravés à jamais et gardés dans nos cœurs, comme en de très-purs tabernacles.

« Le premier de ces commandements nous enjoint d'aimer Dieu par-dessus toutes choses

« Comment faut-il se conduire pour accomplir ce commandement?

« Il faut pour cela trois conditions:

« 1° L'esprit et le corps, qui forment ensemble notre être, doivent être d'accord pour former l'acte d'adoration dont toutes les créatures sont redevables à leur Créateur.

« 2° Dieu doit être aimé plus que toutes les créatures visibles et invisibles.

« 3° Dieu doit être aimé avec foi, avec charité, avec espérance. »

Comment faut-il se servir de l'esprit et du corps pour accomplir le commandement d'aimer Dieu ?

« L'esprit adore Dieu en s'élevant vers lui; en s'occupant de lui; en l'invoquant, le remerciant; le priant ;

« Le corps, en s'inclinant, en ployant les genoux, en regardant avec révérence les choses saintes, en baisant avec respect les objets bénits par l'Église :

« L'esprit, en réprimant ses pensées distraites, en mettant un frein à l'imagination, en écartant les images que la légèreté ou les passions cherchent à y faire naître, et en dirigeant fortement vers Dieu toutes les puissances de l'âme;

« Le corps, en maîtrisant ses yeux, ses oreilles, sa langue, et les mortifiant, de sorte que tout demeure extérieurement soumis à la loi. Il faut que le rire ne soit point exagéré et

imprudent, que la douleur ne se manifeste pas d'une manière immodérée; que la tendresse, en s'exprimant, ne le fasse point sans mesure; que l'admiration la plus vive n'aille point jusqu'à l'excès, etc., etc. C'est ainsi que l'on aime Dieu avec son esprit et avec son corps.

« Mon Adelina, avant d'aller plus loin, je voudrais que tu fisses une méditation sur tout ceci. C'est ainsi que je m'y prends avec mes garçons. Après l'oraison du matin ou du soir, je leur donne à méditer le point que je leur ai expliqué, afin qu'ils le passent et le repassent dans leur esprit, et qu'ils prient ensuite notre Rédempteur et sa douce mère de les aider à accomplir cette première partie du premier commandement.

« Demain si tu le veux, si j'en ai le temps, et si tu as la patience de me lire, et ensuite de méditer, nous passerons à la seconde partie.

« Si tu crois que cela ne te fait pas de bien, que tout ceci tu le sais et tu le sens déjà, dis-le-moi sans scrupule, je te saurai gré de ta fran-

chise; n'ayant qu'un seul but, celui d'être utile à ma filleule, saint Jean m'en fait un devoir, et ma tendresse pour toi un plaisir. Adieu donc, mon ange, ma chère petite; aime ta marraine, ta tante, ton amie, ta mère.

« ADA. »

« Pausilippe, 14 juin 1858.

« Ma chère enfant, supposant ta méditation d'hier faite, je viens t'en proposer une autre.

« Aimer Dieu par-dessus toutes choses, voilà ce que nous avons à faire.

« Pour t'assurer que tu l'aimes ainsi au delà de tout ce qui est créé, compare en méditant, l'amour que tu te sens pour lui avec celui que tu éprouves pour les choses que tu estimes le plus. La bonne santé dont tu jouis, la sacrifierais-tu volontiers pour acquérir l'amour de

Dieu ? Accepterais-tu de demeurer toute ta vie dans un lit pour adhérer à la volonté de Dieu ? Son amour te semblerait-il un dédommagement suffisant à un état si douloureux ? Penses-y bien, médite-le bien, place-toi dans cette situation et vois si tu te sens la force de faire à Dieu le sacrifice de ta santé ? Si tu parviens, avec sincérité, à accepter spirituellement ce martyre Dieu acceptera du haut du ciel, cet holocauste, et te bénira, comme si effectivement et actuellement tu le souffrais pour lui. Mais comprends bien, « *Gioja mia*, » que tu ne dois pas faire cette offrande des lèvres seulement : les vaines paroles satisfont les hommes et non point Dieu. Mais si l'offrande est faite *véritablement* du fond du cœur, comme si le sacrifice était là présent à accomplir, cette offrande te comptera devant Dieu, et tu en auras le mérite éternellement.

« Comme à ta santé, applique cette offrande aux autres choses qui ont du prix à tes yeux. La noblesse de ta naissance, ta position dans le monde, y renoncerais-tu pour l'amour de Dieu ?

Renoncerais-tu, pour lui, à la vie, à l'honneur? Consentirais-tu à être jugée pour ce que tu n'es pas? à être traitée de menteuse, de perfide, de lâche? Te verrais-tu enlevées, les unes après les autres, toutes les personnes qui te sont chères, restant seule en face du Seigneur qui te les aurait ôtées? Les lui donnerais-tu bien toutes plutôt que d'offenser son amour?

« Si vraiment tu te sens capable de renoncer ainsi à tout pour lui, tu pourras alors dire, sans mentir, que tu aimes Dieu au-dessus de tout. Mais comme vouloir et pouvoir ne sont pas pour nous la même chose, demande à ton Rédempteur et à sa divine mère, la force qui te manque pour mettre tes pensées en action : de nous-mêmes nous sommes capables de peu! mais avec l'aide de Dieu, ce qui nous était impossible nous devient possible.

« Je ne t'en dis pas plus long. Médite avec l'assistance de Dieu, et prie pour ta marraine et ton amie.

« ADA. »

15 juin.

« Nous devons aimer Dieu avec foi, chère filleule. Cherche donc à te rendre compte de toutes les manières dont on peut manquer à ce devoir, et tu fuiras alors toutes les occasions de tomber dans un péché aussi grave. Ainsi, par exemple, on pèche contre la foi en croyant aux superstitions. Beaucoup de gens sensés, en apparence, tombent dans ce ridicule défaut, qui semblerait devoir être celui des gens les plus bornés. Il faut ranger dans la catégorie des superstitions répréhensibles : la *jettatura*, le *mal'occhio*, le mauvais augure attaché au vendredi, à l'huile ou au sel renversé, au nombre treize à table, et tant d'autres superstitions incroyables qui nous envahissent d'une façon si étrange, qu'il se trouve, je te le répète, des personnes sages, instruites et même pieuses, qui n'ont pas honte

de trahir sur toutes ces choses une faiblesse qui est une offense à Dieu, et, tout autant qu'à Dieu, à la raison naturelle elle-même, et à la plus simple logique.

Je sais que tu n'as pas l'esprit enclin à ces petitesses, mais il faut y veiller. Il vient un jour où l'esprit humain décline avec l'âge et semble retourner vers ses premières années ; l'audacieux alors devient prudent, le prudent timide ; l'esprit large et ouvert se rétrécit ; l'activité de l'homme s'alanguit. Il faut donc, à temps, méditer sur cette détérioration de l'âge, afin de fortifier les côtés de notre nature qui, étant les plus faibles, seraient les plus exposés à déchoir. Fuis, dès ta jeunesse, toutes les superstitions, arme-toi de force religieuse, de saine logique, et tu n'y tomberas jamais. »

« Pausilippe, 27 juin.

« Chère fillette, une autre manière d'offenser l'amour de Dieu, c'est de ne point se conformer à sa sainte loi ; car cette loi, c'est l'amour qui l'a dictée ; en la méprisant, nous méprisons l'amour même qui nous l'a imposée. Enfreindre la loi divine, c'est un délit qui trouble l'ordre des choses créées, l'harmonie du grand ensemble. Nous sommes trop imparfaits pour comprendre l'immensité du monde sensible et du monde élevé au-dessus de nos sens (*sensibile e soprasensibile*); le Tout-Puissant incréé et créateur peut seul le comprendre et l'embrasser ; seul aussi, par conséquent, il pouvait imposer à chaque partie de sa création la loi qu'elle aurait à suivre. On pourrait, par approximation, comprendre cette vérité en l'appliquant à une machine quelconque, construite

par l'intelligence humaine. Supposons, par exemple, un piano : l'ingénieux ouvrier qui a construit cet instrument a imposé une loi particulière à chacune des pièces qui le composent. La touche, sur laquelle le doigt se pose, soulève le marteau, le marteau frappe la corde, la peau dont il est revêtu amortit ce coup, et ainsi chaque détail est ordonné et suit la loi que lui a imposée l'artisan. Dis-moi, Adelina, ce qui arriverait si la touche se refusait à faire mouvoir le marteau qui doit frapper la corde? si la corde se roidissait pour ne pas vibrer sous le coup qu'elle a reçu? Que deviendrait en ce cas l'instrument fabriqué avec tant d'amour et d'intelligence? ne deviendrait-il pas un simple amas d'inutiles fragments qui cesseraient de former un instrument? Et que ferait en ce cas l'artisan qui doit aimer son œuvre? ne devrait-il pas jeter au feu chaque pièce rebelle, ou bien les forcer toutes ensemble à suivre leur loi primitive?

« Ainsi Dieu, qui aime son œuvre et qui la

voit troublée par la rébellion d'un des esprits qu'il a créés, exige que cet esprit rebelle rentre dans l'ordre, qui est la loi de l'amour. »

« Pausilippe, 2 juillet[1].

« ... Je vais te laisser aujourd'hui sans méditation : il est bon que tu te reposes, et il n'est pas mauvais que, de mon côté, je prenne aussi un peu de repos. Quittons donc le Sinaï, chère enfant de mon cœur, et montons au Parnasse. Nous aurons aussi de la lumière là-haut, mais avec une différence pourtant ; car, au sommet de la montagne sainte, on se trouve au centre du grand foyer de vérité, tandis que sur les hauteurs du Parnasse, nous n'en trouverons qu'un rayon, celui du beau. Mais c'est la même lumière. Tu la reconnais, n'est-ce pas? Allons,

[1] Cette lettre est écrite en français.

grimpons ensemble vers la cime où se cueille le laurier. Avant d'y arriver pourtant, je t'abandonnerai au soin de ta muse (*Erato*, si je ne me trompe), me sentant incapable de monter jusqu'en haut.

« Il y a une région que je ne puis dépasser, mais je serai ton Virgile jusque-là, et te donnerai même quelques conseils avant de te confier à la Béatrice qui te fera parvenir dans les sphères supérieures.

« Mon principal conseil, le voici :

« Tu veux composer des vers pour les mettre en musique. Eh bien, tâche de placer dans ta poésie un *mot* dont le sens renferme l'idée mère que tu veux exprimer. Toutes les paroles qu'accompagne une mélodie ne parviennent pas à l'oreille de celui qui écoute : plusieurs se perdent inévitablement dans la mélodie, qui prend le dessus dans l'attention de l'auditoire. Il faut donc, pour communiquer notre intention à l'âme d'autrui, une parole prédominante qui dispose l'esprit à comprendre l'expression

de la musique.... Voyons si je ne pourrais pas t'expliquer un peu mieux ma pensée par quelque exemple. Tiens, en voici un : Azioli a composé un morceau d'ensemble sur huit ou dix vers, dont voici le premier : *Solitudine campestre*, etc., etc. Après quoi, la poésie dit mille choses qu'on n'entend pas ; mais les paroles que j'ai citées suffisent pour faire comprendre l'idée mère ; après qu'elles ont frappé l'oreille, il est impossible de s'attendre à une tarentelle ou à une marche guerrière. Un autre exemple : Je suppose des vers où se trouve le mot *anathème*, précédé et suivi de tous ceux qui expliquent *qui* on anathématise, et toutes les circonstances de temps, de lieu et de personnes qui appartiennent à la situation : pour la musique, la parole mère, c'est *anathème*, car elle renferme l'idée principale. Me comprends-tu ?

« Maintenant, me voilà au bout de mon domaine ; suis ta muse et monte au sommet. »

« Après ton départ, hier, Mgr Ferrieri[1] est

[1] Alors nonce du saint-siége à Naples.

resté assez longtemps, et nous avons regretté que tu n'aies point été présente lorsqu'il nous a énuméré les qualités qui, selon lui, devaient toujours caractériser un nonce du saint-siége. « Le caractère sacré du prêtre, disait-il, doit « toujours dominer celui du diplomate ; l'hon- « nêteté, la loyauté doivent être ses deux vertus « principales, car s'il sert l'État, il ne doit ja- « mais oublier que c'est le pape qu'il repré- « sente. » Il a été excellent sur ce sujet et sur beaucoup d'autres, et nous a vivement intéressées. »

« Pausilippe, 12 juillet[1].

« ... La voix du Sinaï se tait depuis longtemps. Moïse dort, et moi je suis muette. Mais ce matin, en me levant, j'ai entendu résonner à mon oreille le troisième commandement, et

[1] Cette lettre et toutes les suivantes sont en italien.

je recommence, ou plutôt je poursuis mes méditations.

« Sanctifier le dimanche ! en entendant ces mots, il me semble qu'ils sont un avis donné à Marthe de faire trêve à son activité, à Marie de redoubler sa prière !

« Servons le Seigneur avec allégresse, et jouissons saintement et joyeusement des biens créés dont il nous accordera l'usage.

« *Servite Domino in lætitia*, dit le Psalmiste. »

« 20 juillet.

« J'ai tardé à continuer, parce que le sujet dont nous parlons est difficile à traiter pour mon court entendement et pour ma plus courte science. Mais je veux cependant faire de mon mieux pour accomplir le devoir que j'ai envers toi, filleule chérie.

. . . .

« Toutes les messes qui se sont célébrées depuis le temps du Christ jusqu'à nos jours, et toutes celles qui se célébreront jusqu'au dernier jour du monde *ne sont toutes qu'une seule messe;* toute la multitude des prêtres un seul prêtre. La victime est une, le sacrifice est un, parce que le Christ étant prêtre et victime, et le Christ étant infini et éternel, le sacrifice, ainsi que le prêtre et la victime, ne peuvent être qu'un et permanent.

« Tomaso Rossi, grand philosophe et théologien, fait à ce sujet une belle comparaison qui explique à merveille cette unité et cette multiplicité du saint sacrifice de la messe. Il dit « qu'un son articulé, exprimant une idée par le moyen de la voix humaine, est un et simple lorsqu'il sort de la bouche qui le profère, puis qu'il se multiplie dans l'air en une infinité de sons qui vont frapper avec une parfaite conformité de substance et de forme toute une multitude environnante. Ceci est le résultat d'une cause naturelle par laquelle

l'unité se multiplie sans se diviser. Que l'on applique maintenant cette pensée au Verbe incarné et au sacrifice de la croix offert par lui pour nous, une seule fois, sacrifice qui, sans cesser d'être un, se multiplie par les innombrables sacrifices offerts sur l'autel, qui tous, partout et à jamais, communiquent à chaque fidèle les effets et le mérite du premier et unique sacrifice du Christ. »

« Lors donc que nous assistons à la messe, nous n'assistons pas à une représentation du sacrifice du Calvaire, mais à ce sacrifice lui-même, qui est *permanent*. Oh ! si nous pouvions faire pénétrer profondément dans nos esprits cette grande vérité, avec quelle dévotion nous assisterions au saint, au très-saint sacrifice de la messe !...

« J'ai peur en t'écrivant ainsi sur un pareil sujet, et je prie très-ardemment le Saint-Esprit (à qui je me recommande toujours en pareil cas) de me dicter des paroles exactes et qui ne soient pas trop indignes de ce que je

cherche à te dire sur ces sublimes et saintes choses !

« Pausilippe, 9 septembre 1858.

« ... Nous ne sommes nullement fâchées de te voir un peu occupée des choses positives de la vie. Il ne faut pas oublier que nous marchons sur la terre. Sans doute, il nous est bien permis, pendant notre court passage ici-bas, de voler parfois comme des oiseaux, en guise de délassement, et de monter ainsi plus ou moins haut sur les ailes des sciences, des lettres et des arts, pour demeurer plus ou moins longtemps dans les régions éthérées, qu'il nous est donné de connaître, mais où il ne nous est pas permis de demeurer. Tôt ou tard, il faut revenir prendre sa place dans le grand marécage où nous a relégués le péché d'Adam.

« Apprenons donc à exploiter le lieu de notre exil ; tâchons d'en tirer le meilleur parti pos-

sible, et, dans ce but, occupons-nous un peu de ce qui regarde le côté positif et matériel de l'existence qui est la nôtre.

« J'espère que cet éloge ainsi conçu ne te fera pas supposer que je voudrais te voir *enfoncée* dans ce même marécage. Non, non, donne une partie de ton esprit au calcul, au raisonnement ; donne au monde une partie de tes facultés intellectuelles, mais garde toujours pour Dieu la partie la meilleure et la plus sublime de ton être. Monte vers lui sans cesse sur les ailes de son amour. Celles-là, rien ne les fatigue, et celles-là nous portent dans des régions qu'il nous est non-seulement permis de connaître, mais d'*habiter*, puisque le Tout-Puissant lui-même nous y soutient.

. . . .

« Les occupations spéciales ont leur très-bon côté, et l'on a d'ailleurs toujours une tendance marquée pour une chose ou pour l'autre, Mais n'aimer qu'une seule voie, c'est le signe d'une intelligence étroite ; l'entendement hu-

main est si riche! l'esprit, pour se communiquer et se répandre a tant de canaux divers, que s'obstiner à ne le recevoir que par un seul, c'est l'appauvrir, ainsi que nous-mêmes. Il faut seulement observer et discerner, et tâcher d'extraire pour soi, de chaque chose, le bien qui s'y trouve. Nous sommes entourés, même ici dans notre petite société, de gens qui ne se ressemblent guère: les uns ont l'esprit tourné vers les choses sérieuses, quelques-uns vers les spéculations philosophiques, la plupart vers les banalités de la vie journalière. Quelques êtres privilégiés planent sur les hauteurs et apprécient les choses poétiques et élevées; puis après tout cela vient la traînée des spécialités qui ne goûtent absolument que leur affaire, et y grouillent du matin au soir et du soir au matin. . .

. . . . »

VII

Parmi tous ces extraits, dont je ne pense pas qu'on me reproche la longueur, extraits si variés et sur tant de sujets différents, où se manifestent l'élévation de son âme, le charme de son caractère et la beauté de son intelligence, il se trouve un passage surtout que l'on ne peut lire sans émotion, en songeant à l'épreuve qui attendait la fin de sa vie. C'est celui où elle invite sa jeune correspondante à se représenter d'avance et à accepter pour l'amour de Dieu, toutes les souffrances imaginables. En étudiant ses expressions à cet endroit, on comprend par quel moyen

elle avait, de longue date, fortifié son âme et trempé son propre courage; et l'efficacité de ce moyen, manifestée plus tard par le résultat, est propre à engager les faibles à l'employer pour devenir forts, les pusillanimes pour devenir courageux, les timides pour devenir confiants.

Mais à l'époque où elle parlait ainsi de la souffrance hypothétiquement et comme d'une des chances de l'avenir, elle la subissait déjà, et, dès lors, pratiquait l'acceptation de la souffrance pour l'amour de Dieu avec un mérite qu'on aurait remarqué davantage si elle eût eu l'air de s'en apercevoir elle-même. Par suite d'une chute très-grave qu'elle avait faite quelques années précédemment, elle était demeurée sujette à un malaise constant, et ne marchait plus qu'avec effort et en boitant. Cette entrave soudaine à son activité naturelle et les douleurs vives qui parfois en résultaient, auraient été déjà, pour une autre, considérées comme une épreuve. Mais elle s'en préoccupait si peu;

qu'elle finissait par faire oublier aux autres ce qu'elle semblait oublier elle-même, et les années se succédèrent ainsi jusqu'en 1863, où une circonstance qui, au premier abord, n'avait pas semblé devoir produire ce résultat, amena dans leur paisible vie un changement imprévu.

Par un hasard, fort rare en Italie, la partie de la *Strada Nuova*, où se trouvait située leur villa, était absolument dénuée d'église; la seule chapelle qu'elles pussent fréquenter était à une distance trop considérable pour être franchie à pied, surtout par Adélaïde. Ce qui était pour elle une gêne et une difficulté était, pour la population environnante, un dommage plus réel et plus profond. Les habitudes religieuses des paysans se perdaient par l'impossibilité d'y demeurer fidèles, et leur piété disparaissait peu à peu.

Frappées et affligées de ce résultat, les deux sœurs conçurent le projet d'élever, dans cette localité, non pas une chapelle dont elles profiteraient seules, mais une véritable église, qui

devînt utile à tout le voisinage. « *Faire sans dire* » pouvait à bon droit être regardé comme leur devise, et il était bien rare que, pour elles, une bonne pensée ne devînt pas une bonne action, si la chose était possible par l'effet de leur volonté. Elles choisirent pour exécuter leur dessein un lieu nommé *Bellavista*, situé non loin de celui qu'elles habitaient, et elles obtinrent de la générosité du roi François II une petite concession de terrain. Elles se mirent alors à l'œuvre sans réclamer d'autre secours. Elles firent venir d'Allemagne un plan selon leur goût, qui s'écartait du faux grec et du style non moins faux de la Renaissance, adopté généralement à Naples. Puis, à peu près sans architecte, à l'aide des seuls ouvriers qu'elles dirigeaient elles-mêmes, à l'aide surtout de leur intelligence, de leur persévérance et de leur abnégation, en quatre années l'église fut construite et ouverte au public. Grâce au zèle de deux excellents et vénérables prêtres dont elles s'étaient assuré

le concours, cette église devint bientôt un véritable foyer où l'on vit se rallumer (dans un temps opportun entre tous) la foi et la piété du voisinage, qui n'avaient défailli que faute d'aliments. Deux ailes, terminées par deux tours, avaient été ajoutées à l'église : l'une était destinée à une école et à des logements pour les pauvres, l'autre à de petits appartements dont la location devait, dans une certaine mesure, couvrir les dépenses considérables encourues pour mener à bien cette charitable entreprise. Mais, ainsi qu'il arrive souvent en pareil cas, ces dépenses excédèrent ce qui avait été prévu, et l'œuvre qu'elles avaient accomplie imposa aux généreuses sœurs un sacrifice plus grand qu'elles ne l'avaient prévu. En effet, cette tour adjacente à l'église, ce furent elles-mêmes qui vinrent l'habiter, et la charmante villa de Pausilippe, la demeure choisie et chérie où elles avaient eu le dessein de vivre et de mourir, elles se virent contraintes de l'abandonner. Elles la quittèrent sans retour, et en

apparence sans regret, tant ce fut sans murmure. Tel fut le sacrifice accepté par elles, dans le but tranquillement poursuivi et atteint de faire au plus grand nombre le plus de bien possible.

Je puis en appeler ici au souvenir de tous ceux qui les connaissaient alors, ils ne me démentiront pas si j'affirme que cette œuvre féconde, cette œuvre destinée à conserver à une population tout entière le bonheur en même temps que les pratiques de la foi, fut accomplie à peu près en silence et avec une telle simplicité, que peu de gens parmi ceux qui avaient le plus fréquenté l'élégante villa de Pausilippe s'informèrent du motif pour lequel cette demeure était échangée pour une autre. Quelques-uns accusèrent les deux sœurs de caprice et d'imprudence, d'autres s'étonnèrent de la fantaisie qu'elles avaient eue de bâtir une église et en critiquèrent l'architecture. Mais personne ne s'arrêta à considérer leur sacrifice et l'on ne songea pas plus à en chercher

l'explication qu'elles ne songèrent à la donner.

Ce souvenir, je l'avoue, m'inspire en ce moment une comparaison qui n'est point exempte de tristesse et même de confusion. Ma mémoire me retrace, bien loin d'ici, au centre le plus fastueux des richesses et des splendeurs de Paris, une petite chapelle pauvre et dépourvue, insuffisante à la piété de ceux qui la fréquentent et plus encore aux besoins de ceux qui n'y peuvent pénétrer. La nécessité d'une église en ce lieu, ou au moins d'une chapelle plus spacieuse, se fait sentir à tous, et néanmoins, non-seulement il n'est personne qui songe à accomplir avec un dévouement silencieux et au prix d'une portion de son bien-être, l'œuvre nécessaire et voulue, mais il ne se trouve pas même, je le dis en rougissant, il ne se trouve pas dans ce monde opulent, assez de ressources pour entreprendre et achever ce qu'à Naples, deux femmes généreuses surent faire sans ostentation et sans bruit, à elles toutes seules.

Par un singulier hasard, lorsqu'à l'heure de sa grande épreuve, Adélaïde Minutolo vint à Paris, elle se logea près de la petite chapelle dont je viens de parler, et elle y vint prier souvent. Il est probable qu'elle en remarqua avec surprise la pauvreté et qu'elle la trouva fort différente de ce que la splendeur du quartier lui permettait d'attendre. Mais ce que je puis garantir, c'est que les réflexions que je viens de faire ne se présentèrent point à son esprit, et qu'elle ne pensa pas plus à elle-même et à s'applaudir de ce dont elle était capable alors, que le jour où, cédant à la nécessité qu'elle avait généreusement et volontairement encourue, elle quitta pour toujours son habitation favorite!

VIII

Mais tandis que l'église et les tours de Bellavista se construisaient, de graves événements étaient survenus en Italie, et Naples en particulier avait subi une transformation violente, rapide, profonde. Quelle impression ces événements avaient-ils produite sur le noble cœur d'Adélaïde? quelles avaient été les émotions de son âme pieuse, les pensées de son esprit ferme et viril?... Il faut assurément le dire, car le portrait que je trace d'elle en ce moment serait incomplet si j'en supprimais ou si j'en altérais ce trait.

D'abord on doit s'en souvenir et ne point chercher à le nier, lorsqu'en 1859, les mots de *force*, d'*indépendance*, de *liberté* furent prononcés pour la première fois, ces mots firent battre, en Italie, tous les cœurs. Ce fut comme la vision soudaine d'une patrie cherchée, aimée, désirée, jamais possédée; et ce frémissement d'émotion fut ressenti par un très-grand nombre de pieux et de fervents catholiques, non moins que par ceux qui allaient si promptement se déclarer leurs adversaires.

Lorsque vint ce jour qui, hélas! ne se fit point attendre, où l'Italie insensée et ingrate porta une main violente sur les biens de l'Église, et éleva contre son chef auguste une voix impie et sur Rome une arrogante prétention, ceux-là souffrirent plus que les autres. Je pourrais presque dire qu'ils souffrirent *seuls*, car les partisans d'autres opinions, servies par les excès et les fautes de l'Italie, trouvaient dans ce résultat un dédommagement à ces fautes et à ces excès eux-mêmes. J'ose

donc le répéter, les cœurs qui véritablement souffrirent, les cœurs qui véritablement saignèrent, ce furent ceux qui, aimant leur patrie et partageant un grand nombre de ses vœux, aimaient mille fois plus qu'elle encore leur foi, leur Église et leur Dieu, et qui comprenaient avec une inexprimable angoisse, qu'une barrière infranchissable s'élevait en ce moment entre les deux sentiments qu'il est le plus doux et le plus désirable de pouvoir ressentir ensemble. Ce fut là ce que sentit, ce que comprit, ce que souffrit Adélaïde.

Il n'était point toutefois dans son caractère de se livrer à l'abattement et au découragement. Aussi, en dépit de tout et jusqu'à la fin, elle espéra ! Oui, elle espéra, avec illusion peut-être, mais elle espéra avec passion qu'un jour viendrait pour l'Italie où ces deux sentiments pourraient vivre dans un même cœur ; un jour où, s'arrêtant sur une pente fatale, réveillée d'une fascination indigne de tous ses souvenirs et mortelle à toutes ses espérances, l'Italie ren-

due à la claire vue de sa grande mission et de son véritable rôle, s'inclinerait avec joie (et je dirais avec *orgueil*, si ce mot convenait au repentir) devant la grandeur éternellement vivante du *lieu saint où siége le successeur du grand Pierre*[1], et mériterait enfin de recevoir la bénédiction, et, avec la bénédiction, la paix de ces mains paternelles d'où le pardon descend.

[1] ..... Lo loco santo
U siede il successor del maggior Piero.
(Dante, *Inf.*, ch. II.)

IX

Tel fut, à cette époque difficile et douloureuse, l'ensemble des sentiments d'Adélaïde; ils ne devaient plaire ni aux défenseurs exclusifs du passé, ni aux partisans exaltés de l'avenir — et à ceux-ci moins qu'aux autres peut-être ; car, tout en partageant ce qui lui semblait généreux et élevé (peut-être faudrait-il dire idéal) dans le patriotisme qui les animait, elle ne cessait point de manifester une affection personnelle, vive et respectueuse pour les princes que la fortune de l'Italie avait frappés. A tort ou à raison, elle voyait dans la transformation que su-

bissait sa patrie l'accomplissement d'un dessein de la Providence; elle croyait à cette transformation, mais elle souffrait des revers qui en étaient l'inévitable suite ; elle aimait ceux que leur haute destinée obligeait à les subir, et ne perdait aucune occasion de témoigner sans crainte et ce regret et ce respect. Une fois entre autres, elle fit parvenir un bouquet de fleurs à la jeune souveraine qui venait de voir tomber la couronne à peine posée sur son front. Cet acte fut blâmé par les violents des deux partis ; mais, plus généreux que leurs partisans et que leurs adversaires, ceux à qui s'adressait cet hommage surent le comprendre et l'accepter, et ils accueillirent plus tard celle qui l'avait offert avec une bonté touchante en eux et honorable pour elle. Cette fois encore, ni la condescendance témoignée, ni l'acte qui y avait donné lieu n'obtinrent les suffrages de tous. Il y a, dans l'histoire, des jours où rien ne semble être entendu que la violence, de même que, pendant une tempête, on n'entend que ce

qui est plus bruyant qu'elle. Mais lorsque le temps aura marché, lorsque les jours orageux que nous traversons seront passés, et que les haines réveillées perdant leur durée seront éteintes, alors tout changera d'aspect, et l'on saura mieux juger ceux qui pendant l'acharnement de la lutte gardèrent intacte la part de l'affection et du respect, et ceux surtout qui, maîtrisant l'amertume des revers, demeurèrent justes et surent ne pas confondre les adversaires séparés d'eux par une conviction désintéressée et sincère avec la vile horde des traîtres, des lâches, des partisans de toutes les révolutions, et des adorateurs de tous les succès.

Lorsque ce jour-là sera venu, ce jour de paix et de modération (que notre siècle, hélas ! ne verra probablement pas naître), alors le bouquet desséché d'Adélaïde deviendra peut-être, non-seulement une relique, mais un emblème.

X

Mais, parmi toutes ces cordes qui vibraient à la fois dans son cœur (quelques-unes contradictoirement), il en était une qui résonnait avec une force caractéristique et remarquable plus qu'ailleurs, dans un pays où l'initiative individuelle et désintéressée est rare chez les hommes de tous les partis.

On pourrait même dire — chose étrange — que cette idée : « que l'effort de chacun est le salut de tous, » est mieux comprise en Italie par les femmes que par les hommes. En tout cas, ce qui faisait battre en ce moment le noble

cœur d'Adelaïde, c'était le désir d'apporter au bien commun le concours d'un effort, d'un sacrifice, d'un dévouement personnel quelconque. Il lui semblait que, de même qu'après un tremblement de terre, les moins craintifs regardent autour d'eux, non pour se mettre à l'abri, mais pour voir à qui ils peuvent tendre la main ; de même dans cette grande secousse nationale qui faisait trembler le sol, au lieu de songer à sa propre sûreté et à son propre repos, il fallait voir quel parti le zèle, le courage et la foi pouvaient tirer de ces mots *liberté*, *réforme* et *progrès*, qui, lorsqu'on les croit sincères, invitent les gens de cœur à mettre la main à l'œuvre.

Le régime sous lequel on avait vécu à Naples n'était pas fait, à dire le vrai, pour développer l'activité. On le sait, des membres, longtemps contenus et engourdis, n'ont pas, au premier moment de liberté une grande vigueur pour se mouvoir, et ce fait semblait imposer aux plus énergiques le devoir d'agir sans attendre les autres. Ce fut là la pensée d'Adélaïde et le

motif qui la porta à accepter, pour un temps, le plus dur de tous les sacrifices. Elle croyait encore alors, qu'il s'agissait, non pas de briser les monuments du passé, mais de les réparer ; non pas d'élargir les plaies de son pays, mais de les guérir ; non pas d'anéantir, mais de créer ; et pour cette œuvre, elle s'offrit. Sa douce et chère retraite, sa vie paisible et remplie, son contact journalier avec ses seuls amis, ses heures et ses jours d'étude et de travail, elle consentit à renoncer à tout cela pour se livrer à une entreprise difficile, dangereuse, ingrate, et, disons-le sur-le-champ, à une entreprise où elle échoua, et à laquelle, au bout de quelques mois, elle fut contrainte de renoncer[1]. Sa croyance au bien chez autrui ne lui avait pas laissé entrevoir d'avance à quel point la droiture de sa volonté, son pur amour du progrès (dans son sens, le seul vrai), la finesse et la dé-

[1] Il s'agissait de la direction et de la réforme d'un établissement célèbre où, depuis de longues années, de grands et nombreux abus s'étaient introduits.

licatesse de ses sentiments, à quel point, dis-je, toutes ces qualités exquises la laisseraient seule dans l'accomplissement d'une tâche pour laquelle, entre toutes, il fallait être secondée. Aussi cette tâche se trouva-t-elle être promptement au-dessus de ses forces, atteintes déjà alors par l'approche cachée du mal funeste qui allait bientôt révéler sa présence. Elle se retira paisiblement et rentra dans sa solitude pour ne plus jamais la quitter, ayant fait, pendant cette courte apparition dans la région où s'agitent les intrigues de ce monde, quelques tristes expériences, tristes surtout pour celle dont l'âme ne s'ouvrait volontiers qu'à la bienveillance et qui aimait tant à détourner les yeux de ce côté de la nature humaine qu'il faut mépriser, si l'on s'arrête à le considérer de trop près.

A cette époque, si l'amertume avait pu pénétrer dans son cœur, peut-être aurait-elle eu le droit d'en ressentir et de l'exprimer; mais il n'en fut rien. Aux plus injustes, aux plus in-

grats, elle ne voulut jamais que du bien. Un jour, à quelques pas d'elle, Adélaïde vit deux personnes contrefaire sa démarche chancelante; elle les entendit parler d'elle avec malveillance et dérision. Elle ne fit que sourire doucement, et nous sommes sûrs d'affirmer la vérité en disant que si, à cette heure même, elle eût pu faire plaisir à celles qui venaient de l'insulter, elle l'eût fait sans effort et avec joie, car l'amour-propre ne pouvait trouver accès dans les hauteurs de cette âme tout imprégnée de divine bonté. Il ne demeura pas dans son esprit une seule trace pénible d'un épisode qui aurait pu troubler la placidité de son âme autant que l'avait été pendant quelque temps la tranquillité de sa vie.

Rentrée dans son repos, elle reprit avec plus d'assiduité que jamais ses habitudes précédentes; comme par le passé, son temps se partagea entre le travail, l'étude et la charité, charité dont les occasions, se multipliant à l'infini dans un temps de révolution, prennent

alors toutes les formes; et, pour le dire en passant, c'est pourquoi ceux qui aiment leur pays, à quelque parti qu'ils appartiennent, en pareil temps, ne devraient jamais le fuir. Dieu et les bons anges gardiens de Bellavista savent seuls tout ce qui s'y est accompli pendant ces années agitées par l'orage qui dure encore, et quelles œuvres ont accompagné devant le souverain juge celle qui devait être sitôt appelée par lui à en recevoir la récompense.

Dans cette localité rapprochée de la ville, les habitations principales ne sont occupées qu'en passant et pendant les chaudes journées d'été, où l'on jouit plus volontiers de la beauté de la nature, en la contemplant de loin et du frais abri des terrasses et des « Loggie, » qu'en parcourant à pied les sentiers escarpés et poudreux qui conduisent aux demeures des pauvres. Il en résulte que cette population nombreuse, misérable et disséminée est peut-être plus sauvage, moins connue et moins secourue

que d'autres plus éloignées de Naples mais plus rapprochées d'autres ressources.

Tous ces pauvres gens, grâce à l'église de Bellavista et à son charitable voisinage, avaient maintenant un centre où ils venaient se réunir avec bonheur. La reconnaissance d'une part, et, de l'autre, le juste ascendant qu'exerce toujours un caractère énergique joint à un cœur tendre et expansif, tel que celui d'Adélaïde, avaient formé un véritable lien entre elle et ses pauvres voisins. Nous ne saurions dire ici de combien de manières pieuses, sages, utiles, cet ascendant s'exerça; mais nous en signalerons une, entre autres, qui naissait fréquemment de l'état troublé et nouveau dans lequel se trouvait l'Italie et en particulier les provinces napolitaines.

Il arrivait, en effet, fort souvent, à ceux qui ne pouvaient échapper à la conscription (plus sévèrement appliquée alors que jadis), de chercher à s'y soustraire. Plusieurs de ceux-là, cachés aux environs de Bellavista, se trouvaient

amenés par la misère à implorer la charité d'Adelaïde. Cette charité ne leur faisait jamais défaut; mais tandis que sa main s'ouvrait pour les secourir, sa douce voix les exhortait à rentrer dans l'obéissance, et renvoyait presque toujours sous les drapeaux, soumis et satisfaits, ceux que l'habitude de vivre hors la loi allait prochainement conduire à la violer, non plus seulement en réfractaires, mais en criminels.

Les jours ainsi remplis étaient souvent terminés par des soirées accordées comme jadis au monde, aux parents et aux amis. Le salon de la tour de Bellavista se peuplait graduellement, non moins que ne l'avait été celui de Pausilippe, et la nouvelle demeure était devenue chère à Adélaïde presque autant que l'avait été l'ancienne. Jamais peut-être les doux et nobles intérêts de sa vie n'avaient été plus vifs et plus nombreux; jamais cette vie n'avait semblé plus précieuse aux siens et plus utile à tous.

Ce fut alors qu'à l'insu de tout le monde, un mal dont elle avait déjà eu quelque indice sans y attacher d'importance, une tumeur, à peine visible d'abord, à la partie inférieure de la joue droite, commença à manifester sa gravité par des douleurs dont la nature lui fit presque sur-le-champ soupçonner et appréhender la cause. Pour qui l'a bien suivie, en effet, pendant ce long chemin de la croix qui devait la conduire à l'éternelle vie, il est impossible de douter qu'elle n'ait, dès lors, compris et envisagé d'un œil ferme le péril qui la menaçait...

Le premier coup de feu, dit-on, fait tressaillir les plus braves, et ceux qui deviennent ensuite les plus aguerris conviennent que la première balle sifflant à leurs oreilles leur a fait baisser la tête. Si donc Adélaïde eût été un instant troublée par la première apparition d'un tel danger, la chose eût été fort simple et n'eût fait aucun tort à son courage; mais rien de semblable n'eut lieu. Ce qui se

passa alors entre son âme et Dieu, nous l'ignorons (bien que la suite ait pu nous le révéler en partie) ; mais quant à l'empire qu'elle conserva extérieurement sur elle-même, quant à l'invariable égalité de son humeur, quant à sa courageuse et inaltérable gaieté, quant à sa parfaite liberté d'esprit, nous en gardons le souvenir dans notre mémoire, et nous en trouvons la trace dans presque toutes les lettres qu'elle écrivit à cette époque, et dont nous citerons encore plusieurs extraits.

Celles-ci sont en italien ; elles sont adressées à la marquise de la Sonora, sa sœur aînée, et la première d'entre elles fut écrite au moment où Adélaïde sentit les premières atteintes de son mal fatal, compliqué dans ce moment d'un douloureux érysipèle.

XI

« 14 octobre.

« Non, ma Pauline, nous ne pourrons pas aller à San Prisco lundi! Cette petite grosseur sur ma joue « *sale l'arco di sua vita*[1] » et va *crescendo* journellement avec un bel effet capricieux qui, selon les règles de Fabio Pallavicini, nuit peut-être un peu à la symétrie de mon visage; mais en fait de lignes, le beau est relatif et chacun peut avoir son goût. Quant à moi, ce petit mouvement « *berninesque* » que prend le contour de ma figure ne me déplaît pas...

[1] « Gravit l'arc de sa vie. »

« 17 octobre.

« ... La première chose que j'ai à te dire aujourd'hui, Pauline, c'est que ma joue va encore croissant en beauté et qu'elle est en ce moment du rouge le plus éclatant. Peut-être serais-je bien aise que cet érysipèle fût moins agaçant, mais s'il me tourmente, ce ne sera pas pour longtemps, car la vigueur de son existence ne peut dépasser, me dit-on, les neuf jours au bout desquels, qu'il le veuille ou non, il sera obligé de décroître pour aller se précipiter enfin « *nel nulla ove corre tutto* « *il creato.* »

. . . .

« Mesdames Pzennyfass et Giroux nous ont invitées à aller voir des nouveautés qu'elles viennent de recevoir de Paris. J'ai envoyé acheter deux cages qui vont nous donner

la circonférence de la comète (moins la queue qui, dit-on, a 12 millions de milles)... Ouf! que cet érysipèle me fait mal! Comment peut-on avoir de l'esprit en écrivant quand le corps (perfide) occupe malgré soi la pensée! Et malgré cela je veux faire comme l'espagnol « *de* « *tripas corazon*, » c'est-à-dire, faire passer mon corps la force de mon esprit. Oui, l'âme, noble dame, aura le dessus et viendra à bout de son esclave! Voilà déjà une parole où résonne, ce me semble, un peu de force spirituelle. Qu'en dis-tu? donc: Victoire! »

La maladie accidentelle dont elle se plaignait si gaiement fut vaincue; ses amis, heureux de se rassurer, la crurent guérie et cessèrent de s'occuper d'un mal dont elle ne parlait jamais et dont rien encore dans l'aspect de son visage et l'ensemble de sa santé ne leur faisait deviner la gravité. Dans le courant de l'automne, Adélaïde et sa sœur firent une course de quelques semaines aux environs de Naples.

Elle en fait le récit à sa sœur aînée dans la lettre suivante :

« Castellamare, jeudi.

. . . .

« Tout était prêt pour notre départ, l'autre jour, lorsque l'idée subite nous est venue de changer d'itinéraire, et cette idée nous l'avons exécutée avec une promptitude et une intelligence égales à celle de Napoléon Ier, lorsqu'il changeait son plan de campagne sur un tambour. Au lieu d'attaquer d'abord les gorges de la Cava, nous sommes tombées à l'improviste sur Sorrento que nous avons occupée pendant quarante-huit heures. Après nous être assurées de ce point, nous avons franchi sans obstacle le passage de Scutari et, à deux heures, nous étions sur les hauteurs de Castellamare, où se trouvait une division d'infanterie et de cavalerie à l'aide de laquelle nous sommes parve-

nues au plus beau site des environs. C'est là que nous avons planté notre tente sous le toit hospitalier de la chère Zénéide[1], qui nous sert de quartier général jusqu'à la fin d'octobre.

« Notre butin à Sorrento s'est entièrement composé de choses saintes ; j'en ai déposé une partie au plus profond de mon cœur, où j'espère qu'elles prendront racine : mais ce que je veux bien révéler au public, c'est une fort belle discussion qui a eu lieu entre Babet Fonton[2] et moi sur le sujet de l'immaculée conception de la sainte Vierge, discussion sur laquelle il te sera permis de prononcer entre elle et moi.

« De plus, je te dirai que j'ai ajouté aux litanies de la Madone une invocation de plus : « *Theca sancta Christi, ora pro nobis.* »

« A Castellamare, notre butin a été plus mondain, mais pas tout à fait frivole cependant. Sa partie intellectuelle se compose, d'une part, de plusieurs discours «*vario-pinti* » ainsi que

[1] La comtesse Lebzeltern.

[2] Mademoiselle Elisabeth Fonton.

d'un cours d'histoire, recueillis dans ce volume vivant et ambulant qui se nomme M. du Pach, et, de l'autre part, d'un beau chant du poëme que Campagna[1] écrit et qu'il nous communique par petits fragments qui nous plaisent grandement.

« Des bavardages de du Pach j'ai recueilli que la reine Marie-Antoinette était d'une taille moyenne, lorsqu'on la voyait en robe du matin, mais que, lorsqu'elle paraissait en public, elle mettait des souliers à talons, ce qui, ajouté à la façon royale dont elle portait sa tête, lui donnait l'air d'être très-grande. « On croyait, « ajoute-t-il, qu'elle avait les cheveux roux, à

[1] Giuseppe Campagna, dont les poésies, justement estimées dans sa patrie, ont été publiées à diverses reprises, mais toujours d'une manière incomplète, et avec l'indifférence pour le succès qui caractérise, en Italie, ceux-là surtout qui méritent de l'obtenir. Le poëme dont parle ici Adélaïde Minutolo est encore en partie inédit; il se nomme *l'Abate Gioacchino*, et contient des beautés qui en rendent l'entière publication très-désirable. Giuseppe Campagna fut enlevé subitement, il y a moins d'une année, à sa patrie, à sa famille, et aux lettres, ainsi qu'aux nombreux amis qu'il s'était acquis en France, où il avait passé les dernières années de sa vie.

« cause de l'extrême blancheur de son teint, et « la couleur de ses cils. » Il dit : *on croyait* parce que de son temps, l'horrible mode de la poudre rendait la couleur des cheveux un mystère.

« Quant au poëme de Campagna, la première partie en est fort avancée. Eugénio voit ce personnage qui représente l'humanité, flagellé par le *progrès* qui le stimule, tandis que le démon du *statu quo* cherche à l'empêcher d'avancer, et, après avoir jeté un regard sur l'abîme qu'il a laissé derrière lui et levé les yeux vers la cime encore couverte de nuages, vers laquelle il tend. . . . .

« Mais quelle idée me vient de te faire ainsi, en prose, la narration d'un poëme! Je m'arrête, mais sache seulement que je l'admire et que j'y trouve de grandes beautés. »

6 décembre.

. . . .

« Hélas ! ce n'est que trop vrai ! le pauvre comte de Syracuse a cessé de vivre ! Malgré ses fautes, malgré ses travers et ses torts, c'était un prince distingué, un prince qui, en d'autres temps, eût peut-être obtenu une apothéose !

« Il est malheureux pour les hommes, et surtout pour les princes, qu'ils ne puissent presque jamais jouir de la réputation que l'histoire leur fait. Leurs petites fautes, vues de près, ternissent souvent l'éclat de leurs grandes qualités et lorsque le mal moral s'y trouve mêlé, alors on n'ose plus trop louer, de peur de se montrer indulgent pour ce beau séparé du bien ! Pauvre comte de Syracuse !... il sera cependant pleuré de bien des gens, et sincèrement regretté d'un petit nombre (parmi lesquels je

me compte). Mais tandis que la plupart de ses contemporains, en parlant de lui, diront probablement : « Ce fou ! » qui sait si la postérité, en voyant ses ouvrages, en se souvenant de son goût pour les arts, de la protection qu'il accordait aux sciences et aux lettres, qui sait si elle ne l'appellera pas « *l'illustre Léopold de Bourbon.* »

« Tu as raison, disons pour lui plus d'un *Requiem*, car, hélas! les yeux de son intelligence qui voyaient si bien les choses de la terre, étaient fermés pour ce qui se trouve au delà. Cela le faisait vivre comme si tout finissait ici-bas... Prions, oh! oui prions pour lui ! C'est la seule manière de lui rendre maintenant cette amitié qu'il nous a si souvent témoignée, et les bontés sans nombre dont il nous honorait. Il me parlait toujours de « *camaraderie*, » mais je n'ai jamais voulu accepter de lui ce nom de « camarade ; » il était toujours un prince pour moi. Maintenant que sa dépouille est au tombeau avec son rang, je l'accepte, ce nom.

Nos âmes sont égales, et je vais bien prier Dieu, pour *mon frère*, dans l'art, que nous avons tant aimé tous les deux ! »

A ADELINA

« Ta maman t'aura parlé de ma santé. Tu sauras donc des nouvelles de ma petite boule à la joue, qui est belle et luisante comme une boule de billard. Du reste je me porte bien, et je me suis donné, aujourd'hui, le plaisir d'une promenade matinale aux Bagnoli, dont je suis tout heureuse.

. . . « Nous avons eu hier une visite qui nous a troublées toutes trois. Nous étions après le dîner sur la terrasse, lorsque nous avons entendu la grosse cloche des visites. Un instant après nous voyons paraître un monsieur donnant le bras à une femme élégante. C'étaient L*** et O***. Oh ! comme il est changé ! sa joue

défigurée par cette enflure, son teint livide, ses yeux hagards ! Il se traînait avec peine, néanmoins il a tout voulu voir ; mais au bout de quelque temps, ses forces ne lui ont plus suffi. Nous l'avons mené sur la terrasse, qu'il a trouvée bien belle ; il a tout observé avec intérêt ; puis je l'ai conduit dans mon atelier, où nous sommes demeurés assis et avons causé. Il a l'air sûr de mourir ; il ne souffre pas de fortes douleurs, mais ce qu'il appelle avec une ineffable douceur « un *antipatico continuo dolore.* » Après m'être un peu remise de l'émotion que je ressentais intérieurement, j'ai pu causer et animer la conversation. J'ai même pu faire quelques plaisanteries qui l'ont amusé et ont semblé le distraire de ses lugubres pensées Avant la brune ils sont partis, car ils craignaient le retour en calèche. En partant, il m'a serré la main si fort, si longtemps et si significativement, que cela m'avait tout l'air d'un adieu.

Presque au même moment, Augustus Cra-

ven est arrivé, et j'ai été très-reconnaissante de sa visite; elle a peu à peu effacé la triste émotion que je venais d'éprouver! »

XII

Hélas! l'ami dont elle parle et à qui en effet elle venait de dire adieu pour toujours, était précisément atteint du même mal qu'elle, et il y succombait quelques mois plus tard... La manière dont elle rend compte de cette entrevue semble indiquer un retour mélancolique sur elle-même, tellement inusité chez elle, qu'il faut le remarquer, car c'est presque l'unique fois qu'il est possible de saisir une expression de ce genre, soit dans son langage, soit dans ses écrits. Sans agitation, sans alarme, elle envisageait cependant les chances de l'avenir, mais sa

pensée principale et le but qu'elle poursuivit jusqu'à l'avant-dernier jour de sa vie, fut celui d'épargner le plus longtemps possible sa sœur aînée. Elle savait que sa tendresse la porterait à reculer devant l'idée d'un danger, et elle mit une ténacité extrême à ne la troubler d'avance par aucune inquiétude. A celle qui ne la quittait point elle ne cachait rien, et à quelques amis encore, elle parlait ouvertement, et nommait hardiment par son nom l'affreux mal dont elle se croyait atteinte; mais elle en parlait le moins possible, même à ceux-là, et elle était toujours la première à les distraire d'elle-même. D'ailleurs elle ne s'exagérait rien, et lorsqu'on lui parlait de guérison, elle en acceptait l'espérance et elle se disposait à tenter avec tranquillité et résignation tous les moyens de l'obtenir.

Pendant cet automne, elle aimait à demeurer souvent assise dans le crépuscule, tandis que sa sœur jouait du piano ou lui chantait des airs qu'elles avaient jadis chantés ou composés

ensemble. Parfois alors, elle laissait doucement couler ses larmes, larmes de tendresse et non de tristesse, car ce fut l'une et non l'autre que l'épreuve développa en elle : tendresse pour Dieu plus grande que jamais, plus grande que jamais aussi pour tous ceux qu'elle aimait sur terre! Elle souffrait des haines de parti qui, depuis la Révolution, avaient (et peut-être pour longtemps) détruit la bienveillance mutuelle qui jadis était le trait caractéristique et attrayant de la société napolitaine, et elle répétait sans cesse à sa sœur : « Oh ! je t'en prie! plus que jamais maintenant, *n'ayons que du miel sur les lèvres*. » Belles paroles assurément, et que, dans des temps de parti, les chrétiens du moins, devraient avoir toujours présentes.

L'hiver de 1865 empira son état. Les chirurgiens consultés étaient d'avis différents. Elle se décida alors à partir avec sa sœur et à aller consulter ceux de Paris Elles se mirent en route vers la fin de mai. La tumeur avait consi-

dérablement augmenté et plus encore les souffrances qui en étaient la suite. En traversant les Alpes, elle sentit (selon une explication que je lui entendis donner très-simplement plus tard) « comme un travail douloureux du côté droit de la mâchoire, *qui semblait lui déraciner toutes les dents!* » Le croira-t-on cependant? malgré cette torture, malgré la triste préoccupation qui devait accompagner un tel voyage, son esprit était demeuré assez libre et son courage assez grand, pour avoir pu jouir de toutes les beautés de la nature et des arts, et s'intéresser à tout ce qui frappait ses regards dans cette Italie du Nord, que, non moins que celle du Midi, elle nommait sa Patrie! Trois amies de sa jeunesse, qui se trouvaient à Paris lorsqu'elle y arriva[1], coururent à l'hôtel où elle était descendue et furent reçues à bras ouverts, avec le même sourire que si cette rencontre eût été amenée par un voyage de plaisir. Aux questions

[1] La marquise de Rende, la vicomtesse Des Cars, et celle qui écrit ces pages.

inquiètes qui lui furent adressées elle répondit qu'elle venait consulter le docteur Nélaton, afin de savoir décidément à quoi s'en tenir. « S'il juge qu'aucune opération n'est nécessaire ce sera tant mieux, je repartirai satisfaite. Si c'est le contraire, je me soumettrai, mais je repartirai de même pour aller la subir à Naples, car si je mourais, je ne voudrais pas que ce fût loin des miens. »

Telle avait été en effet son intention avant d'avoir vu le docteur Nélaton. Elle attendit sa visite pendant trois jours (qui furent peut-être, pour sa patience, l'épreuve la plus difficile qu'elle ait eu à supporter). Lorsqu'il vint enfin pour la première fois, il hésita et cette hésitation rendit à ses amis, à sa sœur, et à elle-même, un très-grand espoir. Le lendemain, il revint avec un de ses confrères, dont il déclarait l'expérience supérieure à la sienne pour ce genre de maladie. Je n'eus pas le courage d'interroger leurs regards lorsqu'ils sortirent de la chambre où ils s'étaient consultés.

Ce fut elle qui m'apprit leur arrêt :

« Elle ne pouvait pas songer à repartir. L'opération était indispensable, elle devait se faire immédiatement. »

Je la regardai avec émotion, n'osant lui dire un mot. Mais elle était plus calme que moi.

« Sois tranquille, me dit-elle, je n'ai pas peur. » Et, avec un accent que je n'oublierai jamais, elle ajouta tout bas en m'embrassant : « *Et j'aime Dieu plus que jamais.* »

Quatre jours après, ses trois amies étaient près d'elle et de sa sœur à sept heures du matin. C'était une belle matinée du mois de juin, les fenêtres du salon étaient ouvertes et Adélaïde, ferme et sereine était assise près de l'une d'elles, et semblait jouir du beau temps comme elle l'eût fait tout autre jour. Elle s'était préparée la veille à cette journée en recevant la communion dans la petite chapelle dont sa demeure était voisine. Maintenant elle n'avait plus qu'à mettre en pratique cette accepta-

tion de la volonté de Dieu, qui avait été depuis tant d'années son acte d'amour quotidien.

Une sœur de Bon-Secours et deux chirurgiens se trouvaient là pour assister le docteur Nélaton; mais celui-ci avait déclaré qu'eux seuls devaient être présents à l'opération.

En ce moment, il crut nécessaire de la préparer aux suites probables de ce qu'elle allait subir, et désignant du doigt le contour de l'immense entaille qu'il allait pratiquer, il la prévint que non-seulement elle demeurerait défigurée, mais qu'elle perdrait probablement le mouvement de l'œil droit, aussi bien que celui d'un côté de la bouche. C'était à cela qu'il fallait s'attendre, si l'opération réussissait!... On peut penser avec quels sentiments sa pauvre sœur et ses amies entendirent ces paroles! Mais elle, avec son même doux sourire, se tournant vers elles: « Regardez-moi donc bien encore une fois, mes bonnes amies, » dit-elle, « car la belle figure que voilà, vous ne la rever-

rez plus jamais. » Cela dit, elle quitta avec calme le salon où nous devions rester, pour entrer dans la chambre d'où nul ne pouvait savoir si elle sortirait morte ou vivante !

La porte se referma, et nous demeurâmes dans une attente silencieuse qui dura cinquante-quatre minutes !... Pendant ce temps pas une parole ne fut proférée dans la chambre où nous étions, pas un son, pas un cri ne fut entendu dans l'autre, et cependant l'insensibilité causée par le chloroforme n'avait pas duré au delà de douze minutes ; tout le reste du temps, elle avait tout compris, tout souffert !... Plus tard elle nous raconta que, revenue à elle et se rendant compte de tout, elle avait entendu un des assistants dire : « Je n'ai jamais vu de femme si courageuse ; » l'autre avait répondu : « Oh ! on sait bien d'où leur vient leur courage, » et que ces mots lui avaient fait plaisir. Elle ajoutait ensuite : « Mais, au fait, cela n'était pas du courage : ce n'était qu'un peu d'amour ! »

XIII

L'opération avait réussi. Je ne dirai rien ici de l'attendrissement avec lequel nous la revîmes, du saisissement que nous causa la vue de l'effroyable blessure, de nos émotions sans cesse renaissantes pendant les neuf jours suivants, où la possibilité d'une hémorrhagie tenait sans cesse sa vie en danger. Nous dirons seulement que pendant cette période, où elle eut parfois à souffrir d'horribles douleurs et où, s'il lui était presque impossible de parler, il lui eût été facile de gémir, pas une plainte

ne se fit entendre, pas une parole faiblement articulée ne sortit de ses lèvres qui ne fût une parole de tendresse ou d'actions de grâce. Un jour, à la suite d'un de ses douloureux pansements, elle fut prise d'un tel spasme, qu'elle joignit les mains en silence, presque convulsivement et avec l'expression de la plus vive souffrance ; mais au bout d'un moment le sourire reparut sur son visage. « C'est fini, dit-elle; j'étais sûre que mon cher Jésus ne me ferait pas souffrir au delà de mes forces ! » En effet, le spasme avait cessé, et plus d'une fois elle sembla ainsi obtenir, en priant, un soulagement instantané. Juste récompense, bien due à celle qui ne demandait que si rarement et presque toujours à contre-cœur à être épargnée!...

Enfin la convalescence s'établit. Au bout de six semaines, elle put quitter Paris. Dans les premiers jours d'août, elle était rentrée dans sa chère demeure de Bellavista, heureuse du résultat de son voyage, et ne tenant aucun

compte du malaise constant et des souffrances multipliées que lui faisaient endurer les nerfs de son visage, déchirés et coupés, la paralysie qui d'un côté en était résultée, et j'y dois ajouter encore la répugnance qu'elle avait à vaincre pour se montrer à ceux qui ne l'avaient pas revue depuis le grand changement que ses traits avait subi. Mais, moins que jamais, elle parlait d'elle-même; et, comme son esprit, sa bonté et sa grâce étaient non-seulement demeurés les mêmes qu'autrefois, mais tout dans son intelligence et dans son âme semblait avoir grandi. Comme sa gaieté était inaltérable et que bientôt elle put reprendre ses occupations accoutumées et consacrer le même nombre d'heures à sa nièce chérie, faisant avec elle les mêmes lectures, se livrant aux mêmes études que par le passé, une grande sécurité rentra dans le cœur de tous ses amis. Et cette sécurité, il est à peu près certain qu'elle la partagea elle-même : elle le leur persuada du moins, peut-être pour les rassurer davantage.

Elle eut même, à cette époque où tant de souffrances passées et présentes avaient affaibli ses forces, l'incroyable énergie de se donner un talent nouveau. Toutes les peintures de leur église étaient de sa main. Elle entreprit maintenant de faire elle-même toutes les sculptures en bois dont elle voulait l'orner, et son travail fut si sérieux, si actif et si persévérant, qu'elle parvint à accomplir, en ce genre, un grand nombre d'ouvrages remarquables, surtout si l'on considère les circonstances qui accompagnèrent leur exécution.

L'hiver suivant, elle passa quelques mois à Naples, où elle s'occupa de ses neveux avec un intérêt plus tendre, plus maternel que jamais. A cause d'eux, elle réunit souvent du monde chez elle, mais elle le faisait, du reste, sans effort, car jusqu'au bout elle conserva la faculté de s'intéresser si sincèrement à tous ceux qui s'approchaient d'elle, que les plus frivoles avaient souvent le droit de penser que leur conversation lui plaisait, tant son grand et

aimable esprit savait se donner aux autres et se faire tout à tous.

Cependant, même durant cette période de rétablissement supposé, elle ne cessa jamais de souffrir des suites terribles de l'opération qu'elle avait subie. Mais pour juger de la manière dont elle sut maîtriser ce malaise physique, il faut lire les lettres dont nous allons citer des extraits.

Si l'on se souvient, en effet, que ces pages enjouées, brillantes, vivantes, animées, et, si j'ose le dire, fraîches des sentiments les plus vifs qu'il soit possible d'exprimer, que ces pages, où l'on trouve comme une verve renouvelée de jeunesse, sont tombées de la plume d'une personne dont l'ouïe, la vue, la parole étaient atteintes, sinon d'une manière sensible pour les autres, assez, du moins, pour la tenir dans un état d'infirmité gênante toujours et souvent douloureuse ; et si l'on se rappelle, en outre, que la vigueur même qui, en elle, résistait au mal, amenait un malaise de plus, puis-

que, tout en conservant son appétit ordinaire, elle ne pouvait plus manger sans souffrir; si, dis-je, l'on se souvient de toutes ces circonstances, on sera disposé, je pense, à reconnaître qu'alors, comme avant, comme depuis, comme toujours, son âme, ainsi qu'elle l'avait voulu et qu'elle l'avait une fois énergiquement exprimé, son âme, « noble dame, était maîtresse de son esclave !...

XIV

« De la tour de Bellavista, 16 juillet 1867[1].

« Ma plus chère petite amie,

« ... Voilà qu'on me dit que par les lois de la métempsychose Platon s'est identifié en toi. J'ai toujours aimé Platon, parce que j'aime les êtres qui me font vivre au-dessus de ce bourbier où Adam nous a placés, mais s'il revit en toi, oh ! alors... « *Questa cara larva, in cui* « *vive ora l'anima di quel grande, radoppia il*

[1] Toutes ces lettres sont adressées à sa nièce, alors mariée depuis quelques mois.

« *suo valore, e l'adoro*[1]. » Quand je dis *l'adoro*, c'est pour rire, car je n'adore sérieusement qu'un Dieu en trois personnes. Permets-moi donc de t'aimer, *seulement* sans mesure.

« En réponse à ce que tu nous dis de l'esprit fin du marquis Fabio Pallavicini, je t'envoie le mot suivant qui est digne de lui — il est d'Azeglio. Il dit que tout le temps que nous avons été régis par la *paternité souveraine*, il faisait des vœux pour être orphelin ; mais que depuis que nous vivons sous le nouveau régime qui nous proclame frères, il se désole de n'être pas fils unique. . . . . »

« Torre di Bellavista, 7 août 1868.

« Chérissime,

« Je peins près de trois heures par jour ; cela m'amuse. Je te caresse avec la pointe de mon

[1] « Alors cette chère enveloppe, dans laquelle vit maintenant l'âme de ce grand homme, en redouble la valeur, et je *l'adore*. »

pinceau; j'effleure ton front, tes joues; je crois être avec toi, et cela me fait plaisir Sais-tu que c'est le quatrième portrait que je fais de toi ! Un fort médiocre à l'âge de deux ans, un autre à seize ans, un troisième à vingt ans, et celui dont je m'occupe maintenant que tu en as vingt-quatre. J'ai promis à ta mère d'en faire un *de ma main*, quand tu aurais les cheveux gris. Ne ris pas de ma prétention. Que mes héritiers en enragent, mais j'ai l'intention de vivre jusqu'à cent ans. C'est te dire que je me porte bien. Amuse-toi donc et ne pense pas à moi.

« Pour moi, je m'amuse en vieille femme, et je prie le bon Dieu. L'autre matin, je disais un *Pater* à ta santé, et tout en gazouillant mon *Oraison dominicale*, je disais : « Mon Père, qui « êtes aux cieux, vous demanderai-je pour Ade- « lina qu'elle sanctifie votre nom ? J'espère « qu'elle le sanctifie. — Qu'elle désire l'arrivée « de votre règne? Je crois qu'elle n'y manque « pas. — Qu'elle veuille que votre volonté soit

« faite? La vôtre a toujours été la sienne, et il
« en sera toujours de même, *quoi qu'il arrive.*
« — Qu'elle pardonne à ses ennemis? Elle le
« fait depuis qu'elle a l'âge de raison : son cœur
« n'a pas de fiel. Demanderai-je qu'elle ne soit
« point induite en tentation? Oh! oui, oui, mon
« Père, qui êtes aux cieux, ne la laissez pas suc-
« comber à la tentation, et délivrez-la du mal!
« Amen, amen! »

« Voilà comme j'ai prié pour toi. N'ai-je pas bien fait? La tentation, n'est-ce pas pour tous le danger réel de la vie? n'est-ce pas une pente sur laquelle il ne faut pas faire un pas, car elle est rapide, et c'est le mal qui est au bout, le mal où l'on tombe avec une grande promptitude, si l'on ne marche pas avec précaution!

. . . .

« J'avais déjà lu l'année dernière quelque chose sur les Étrusques, dont on tient (peut-être avec raison) à renverser maintenant le piédestal. C'est avec peine que je me prive d'une

de nos gloires pour en faire hommage aux Pélasges. Mais que faire? il faut bien se soumettre à cette exigeance de la science historique qui renverse bon nombre de nos idées et de nos réputations. Elle abaisse ce qui était en haut, elle élève ce qui était en bas, et nous dit à peu près comme saint Remi au fier Sicambre: « Brûle ce « que tu as adoré, et adore ce que tu as brûlé. »

. . . .

« Torre di Bellavista, 18 février 1868[1].

. . . .

« Les usurpations sont à la mode: je prends donc la place de Clotilde, qui t'écrivait, et j'y reste. Je viens d'achever une lettre à Ernest qui est à Florence, occupé de sa future, et qui sans doute ne me répondra pas. Mais qu'importe,

[1] Cette seule lettre est en italien; toutes les autres sont en français.

l'amour *Zierno*[1] ressemble chez moi à l'amour maternel, inaltérablement et toujours le même; tous les deux ressemblent à la source que rien ne tarit. Qui a soif vient y boire, et quand on cesse de boire, elle ne cesse pas de couler.

. . . . »

« 20 avril 1868.

« ... Allons, ma petite amie, écris, si tu le veux, un roman, et que la scène se passe en Calabre. Jamais encore on n'a traité ce sujet *délicatement*. On l'assaisonne toujours, on le *poivre* excessivement, comme si cela était nécessaire. L'idée de la Calabre s'est associée indissolublement avec celle des brigands, suivant l'habitude reçue de prendre l'exception pour la règle. Ce que je sais, moi, c'est que tes

[1] « D'une tante. »

lettres de là-bas *m'imprègnent* d'un sentiment doux, plutôt mélancolique, de cette mélancolie que les poëtes appellent *Malinconia, Ninfa gentile !* Cette danse dont tu me fais la description, ce pays grandement beau, délicieusement méridional, tout cela, Mimi, Mimi de mon âme, me donne envie de m'y trouver avec toi ! J'aime tant tout ce qui est beau ! Et pour moi le beau a des limites si dilatées, qu'il me cause de perpétuelles jouissances, car je le trouve avec facilité, et je le savoure par degrés depuis le gracieux jusqu'au sublime. Tout ce qui vient le moins du monde *d'en haut* porte avec soi une perfection, une harmonie relative sans lesquelles il n'y a pas de beau, avec lesquelles le beau est partout.

« Bonjour, adieu ! je te quitte aujourd'hui, parce que je sens mes idées larges, et « *il mio dir corto.* » Ce désordre me gêne, et il faut que je finisse. »

« Torre di Bellavista, 2 mai 1868.

« Ma chère Adelina,

« Le voilà arrivé, ce cher mois de mai, je me sens revivre avec toute la nature ! et cependant quand on y pense, combien de vilains anniversaires se trouvent dans ce mois de paradis ! *El dos de mayo*, le massacre des Français à Madrid ; le 5 mai, la mort de Napoléon (malheur, au gré de beaucoup de gens) ; le 15 mai, autre jour néfaste pour Naples, en 1848 ; cette date même du 4 mai[1] me donne l'idée du chaos, du pandémonium, du désordre au plus haut degré. Malgré tout cela, vive le mois de Marie ! Je l'aimais encore davantage quand je pensais qu'il te ra-

[1] C'est, à Naples, le jour où commencent les locations, et par conséquent celui où tous les déménagements et emménagements ont lieu.

mènerait au milieu de nous ; mais ce sera pour plus tard, et tu seras la bienvenue *toujours*. C'est ce matin que nous avons reçu ta lettre ; elles nous touchent tant, tes lettres ! Je crois que même si elles nous parlaient de Polichinelle, de Colombine, d'Arlequin et de tout ce qu'il y a de plus bouffon au monde, elles tireraient de petites larmes de nos yeux ! Pourquoi ? Je ne sais ; mais peut-être est-ce l'amour qui s'exprime ainsi... Oui, c'est l'amour vrai, tendre, fort que nous ressentons pour toi, qui se répand sur tout ce qui vient de toi, nous enveloppe, nous pénètre, nous émeut, et nous accompagnera au ciel ! Clotilde me dirait : « Ne sortons « pas ainsi du fourreau. » Elle a raison ; il suffit que la poignée de la lame soit dehors ; la lame doit demeurer cachée. Mais avec toi ! Clotilde me le permet et se le permet. . . »

« Tour de Bellavista, 29 avril 1868.

« Ma très-chère Adelina. Il y a, comme tu sais, ce que j'appelle les délices du printemps. Mais il y a aussi les tristesses du printemps. Car cette jolie saison a une influence très-marquée sur notre esprit ; le modifiant tantôt dans le sens du *rose*, tantôt dans le sens du *noir*, du moins c'est là ce qui m'arrive. Aujourd'hui je me sens joyeuse ; les jours derniers, j'étais triste sans raison. Ah ! comme une bonne journée efface toute ombre de l'esprit ! On jouit en vingt-quatre heures ce qu'il en faut pour embellir toute une semaine ! Tout paraît beau, tout semble facile ! Je suis sortie ce matin pour marcher, l'ombre était fraîche, le soleil enivrant. J'ai fait une visite à la marquise C..., sa petite fille m'a semblé un amour ; elle, aimable et obligeante. J'y ai fait deux affaires : l'une pour

Ernest, l'autre pour placer une petite fille; elles m'ont réussi à souhait. Je lis les Épîtres de saint Paul le matin dans ma tribune après la messe. Aujourd'hui j'ai lu celle aux Galates, où il raconte la réprimande qu'il fit à saint Pierre (qui par faiblesse admettait la circoncision pour les chrétiens). Avec quel courage saint Paul le tance en l'accusant de pusillanimité! avec quelle humilité saint Pierre l'écoute et se soumet, *lui* le premier des apôtres, celui sur lequel le Christ venait de fonder son Église, tandis que Paul ne devait sembler qu'un intrus au milieu des douze élus, n'ayant pas même appris l'Évangile de ceux qui avaient droit de le prêcher!... Si ces deux grands saints avaient paru devant moi hier, m'auraient-ils émue comme ils l'ont fait aujourd'hui? *Non so*. A mon retour de la promenade, j'ai été au jardin (au soi-disant jardin); j'ai fait un bouquet de réséda, de violettes et d'héliotrope... Est-ce que ces fleurs avaient réellement le parfum que je leur trouvai, ou était-ce l'effet du

printemps sur moi-même? Je ne sais, chère Adelina de mon cœur, mais j'en étais embaumée et ravie !

« Le dernier acte de mes jouissances printanières d'aujourd'hui le voici : j'ai fait une station d'une heure au piano, j'ai pris le *Stabat* de Pergolèse. *Che delizia!* J'ai joué les trois premières strophes sans chanter. Je montais, je montais, au premier, au second, au troisième ciel !... J'étais dans les espaces sublimes, quand Clotilde est entrée. Elle a pris ma place au piano et j'ai chanté : « *Quæ mœrebat.* » Oh ! que c'est beau ! du génie, de l'imagination, du savoir, du sentiment! Je remercie le bon Dieu d'avoir permis à un simple mortel de monter si haut et de rapporter sur la terre un rayon de sa beauté... La fable de Prométhée est une fiction bien vraie! L'homme peut voler le feu sacré (ou du moins l'obtenir), il n'est pas créateur ; mais lorsqu'il a su élever ses ouvrages à une hauteur qui touche presque à la perfection, Dieu alors daigne souffler dessus et les animer...

« Tu vois, douce amie, comme je te mets dans le secret de mon être, et tu ne peux pas dire qu'avec toi je sois boutonnée. . . . . .
. . . .
. . . . »

« Tour de Bellavista, 4 mai 1868.

« Je suis ravie que tu sois en Calabre, que tu y restes, que tu t'en abreuves jusqu'à la lie, et que jusqu'au bout tu trouves tout délicieux. Mais enfin le mois de mai finira, tu reviendras et ce sera un moment enchanteur. . . . . .

« En t'attendant, nous sommes ici plongées dans l'ouvrage de M. de Gobineau, sur l'Asie centrale. C'est honteux combien on découvre qu'il y a de choses que l'on ignore pleinement ! Savais-je qu'il y avait en Perse des écoles célèbres de philosophie? qu'actuellement, pendant que je t'écris, il se trouve à Ispahan, à Khiva et

ailleurs, d'excellents colléges où des centaines d'écoliers se rassemblent pour étudier la philosophie; que les professeurs abondent; que Son Excellence *Hadji Moulla Hady de Sebzewar* est un savant hors ligne, un maître accompli en métaphysique? Non, rien, je ne savais rien, et si j'avais voulu dire mon idée sur la Perse actuelle, je l'aurais certainement mise au nombre des nations dont la gloire ne vit que dans le passé. Je t'avoue le fait: nos connaissances s'étaient arrêtées à Avicenne, c'est-à-dire au *nom* d'Avicenne, rien de plus, et je me crois une femme de *quelque instruction!* Mais je déchois chaque jour à mes propres yeux; plus j'apprends, plus je me sens ignorante. Ah! Pascal avait raison de dire que le plus haut degré de la science humaine, c'est de savoir qu'on ne sait rien. . . . . »

« Torre di Bellavista, 10 mai 1869.

« Je comprends parfaitement le sentiment agréable que tu éprouves en causant avec tes deux jeunes amies. La vie tranquille de la campagne, les longues heures de causeries épanouissent les cœurs et l'on s'ouvre réciproquement certaines retraites à jamais fermées hors de là, et très-bonnes à pénétrer, car elles renferment l'explication de l'énigme des caractères. On y entre toujours avec intérêt. Nous aimons à connaître l'inconnu. La curiosité (cette motrice de beaucoup de grandes choses, quand on la regarde par son côté élevé) est satisfaite, comme elle l'est de la découverte de pays nouveaux ; et, de même que, dans un pays inconnu, on aime à se frayer un chemin, on aime aussi à entrer dans ces petits coins mystérieux du cœur d'autrui, où l'on trouve toujours une foule de cho-

ses que l'on ne devinait pas. C'est dans ces asiles secrets que l'on découvre les grandes différences qui existent entre deux individus qui, aux yeux du monde, semblent pareils (car le monde classé en catégories, en individualités, ce serait impossible). Je t'avoue que le charme de pénétrer ainsi dans un cœur qui s'ouvrait à moi a été l'un des plus grands plaisirs de ma vie, à tel point que, dans ma jeunesse, je me l'interdisais, le trouvant dangereux.

« Veux-tu que je te dise ce qui dans ces derniers temps m'a procuré un plaisir analogue à celui-là ? C'est la découverte de la littérature indienne. Nous sommes entrés dans les replis de la pensée, des croyances, des sentiments divers de ce grand peuple, non par ruse ou par supercherie, mais parce que leurs livres se sont tout d'un coup ouverts pour nous. Que de trésors ! que de choses nouvelles que nous n'avions jamais ni ouïes ni imaginées ! Nous savions que les Indiens avaient possédé une grande civilisation, mais qu'était-elle ? Qu'ils étaient philoso-

phes et poëtes. Mais ce qu'ils avaient réellement pensé, dit et senti, voilà ce dont nous ne nous doutions pas et ce que nous savons maintenant jusque dans les moindres détails. Chaque belle âme qui s'ouvre à nous, c'est une Inde que l'on découvre. Mais, hélas! la comparaison cloche, car il n'est pas beaucoup d'âmes où l'on découvre autant de grandeurs!

« Ma chère Adelina! comme il m'est difficile de mettre pied à terre quand je cause avec toi! Les espaces sont ton domaine, et je m'y trouve bien en ta compagnie. Mais il faut enfin te ramener aux choses de ce monde... Tu veux savoir des détails sur ma santé? Que te dirai-je? il n'y a rien à dire sur un état stationnaire. Dans l'ensemble, je ne vais pas mal; en détail, je suis comme un battant de cloche, qui va et vient sans cesser d'être toujours à la même place. »

« Tour de Bellavista, 12 mai 1868.

« J'ai toujours observé que, pour que les correspondances durent et ne meurent pas d'inanition, il fallait qu'elles fussent nourries par une affection profonde, une communauté d'intérêts ou par quelque goût littéraire commun. Adelina chérie, ces trois liens nous unissent ; aussi nos lettres ne tarissent pas, et je souhaite que les miennes soient reçues avec le quart du plaisir que me font les tiennes. Ta dernière, toute remplie de choses albanaises, nous a intéressées au plus haut degré. Ces colonies albanaises ont toujours excité ma curiosité. J'avais envie de savoir jusqu'à quel point elles avaient conservé leur physionomie, enclavées comme elles le sont dans les terres de Calabre. Quel intéressant pays, classique en tous temps et sous tous les rapports !

« Je suis cependant toute préoccupée, en ce moment, de l'histoire des Bâbys en Perse. Cette partie de l'ouvrage de M. de Gobineau est infiniment intéressante. Je crois me rappeler avoir, dans le temps, lu dans un journal quelconque, les diverses phases de cette grande révolution religieuse, mais sans y faire la moindre attention, et probablement sans y rien comprendre, car ce que l'on comprend le moins, c'est ce qui se passe dans le temps où l'on vit.

. . . .

« Tu ne viendras donc pas maintenant? Peut-être sera-ce pour la Sainte-Clotilde. Mais enfin, tout ce qui *est* a sa raison *d'être*. Je sais que tu désires nous voir, je sais que tu meurs d'envie de revoir ton frère et de connaître ta belle-sœur, mais je sais aussi que tu fais toujours avec plaisir ce que tu dois faire, et Dieu te bénira. »

« Torre di Bellavista, 15 mai 1868.

« Très-chère Adelina. Je ne te parle pas de ton retour. Je sais que tu le désires, et tu sais si nous le désirons. Mais il est inutile de nous en entretenir, car certes cela sera quand cela pourra être, et nos aspirations n'en hâteront pas le moment. Cillo[1], je le sais, fera tout ce qu'il pourra pour te faire plaisir ; donc je me tais sur ce sujet, bien que ce soit celui qui nous occupe le plus. Ce qui vient en second lieu, c'est le sujet de notre lecture. Décidément, si on avait le malheur de n'être point chrétienne, c'est Bâbys qu'il faudrait être ! Quelle sympathique religion (malgré plusieurs choses fort drôles) ! Ce Bab, qui est le Mahomet de cette doctrine, protége de la façon la plus particu-

[1] Le comte de Melissa.

lière les femmes et les enfants. Dans sa sollicitude pour la femme en général, il recommande la fiancée aux fidèles, il les engage à lui prodiguer des parures et tout ce qui peut lui procurer de la joie et augmenter sa beauté : « Ornez votre ornement, dit-il, et glorifiez votre gloire ! » Puis il condamne avec force ceux qui maltraitent les enfants : « Si tu veux être au nombre « des fidèles, ne frappe jamais que très-douce- « ment. Ne frappe pas ton écolier avant l'âge de « cinq ans passés. Si tu veux frapper, ne donne « pas plus de cinq coups et ne frappe pas sur la « chair, sans qu'il y ait entre elle et le bâton, « ou la main, ou une couverture. » N'est-ce pas joli?... Quels détails remplis de bon cœur ! »

« Torre di Bellavista, 18 mai 1868.

. . . .

« Grand Dieu ! les exactitudes symétriques

des B... m'agaçaient parfois les nerfs, et les décisions soudaines avaient pris de grandes proportions dans mon esprit. Les avantages que présentaient les choses faites sans arrangement préalable me paraissaient infiniment préférables... *Ma! cangiano i saggi secondo i tempi, i lor pensieri*[1] ! Je ne connaissais pas les inconvénients *hideux* du défaut contraire. Je le maudis ce défaut, qu'il soit mis hors la loi! Anathème au démon de l'*indécision*, et que ce péché soit abominé tout en demeurant fort miséricordieux pour les pécheurs!

. . . .

« Maintenant que je sais que tu restes encore en Calabre, je poursuis activement notre correspondance, car je ne veux pas que mes lettres te fassent défaut. Pauvre D. Girolamo! il a perdu son frère. C'est une triste chose, car l'amour d'un frère se remplace difficilement. Je pense du reste que son cœur sera comme celui

[1] « Mais les sages, selon les temps, changent d'avis. »

d'un grand nombre, dans ce pays où l'on est si impressionnable! et que le temps fera promptement son œuvre, pour lui, comme pour d'autres! Une violente douleur d'un jour, puis la vie recommence, le vent s'élève et emporte le passé!... Ce vent n'est certes pas celui du Lucifer de Dante, qui glace les larmes dans les yeux des damnés et fixe ainsi, à jamais, la douleur de ces malheureux. L'impression fugitive des plus cruels chagrins, dans ces contrées méridionales, a toujours été pour moi l'objet des plus profondes méditations. Toute la dose de peine que l'on éprouve semble faire explosion tout d'un coup! On est déchiré par la douleur, elle vous abîme, elle vous anéantit, vous submerge de tous côtés. Si vous ne succombez pas à cette première heure de l'épreuve, elle est surmontée et tout est bientôt fini! Cela est sans doute providentiel, mais ce n'est pas agréable à observer : c'est la caducité des choses humaines, vue de son côté le plus triste et le moins poétique.

« Et cependant j'aime parfois à savoir que les

plus violents chagrins ne sont pas éternels. Que deviendraient, sans cela, le malheureux Strato, le cafetier, et sa femme, dont l'enfant vient de mourir de la plus horrible façon ? Un petit chou délicieux de six ans, la fleur de l'asile. Un de ses camarades, ne sachant pas ce qu'il faisait, lui a fourré, il y a un mois, une semence de caroube dans l'oreille. On n'a jamais pu la lui extraire, et il est mort dans d'horribles souffrances !... Tiens, Mimi chérie, si jamais tu as des enfants, je leur ferai des petits bonnets que nous leur attacherons sous le menton, afin que leurs chères oreilles soient à l'abri de tout danger...

. . . . »

« Torre di Bellavista, 21 mai 1868.

« C'est une chose bien triste et bien touchante que de voir les pauvres moines expulsés

de leur couvent reprendre les durs métiers qui doivent les aider à gagner leur vie. Je voyais ce matin, avec émotion, le pauvre frà Alfonso, des trinitaires, travaillant avec activité au métier de charpentier. Un autre est tapissier ! et ainsi de suite !...

« Certes le travail est une belle chose, et celui qui s'y livre est honorable ! Mais la vie de l'artisan est douloureuse, et quand je pense que cette angoisse perpétuelle qui vient de la pensée : « Aurai-je de l'ouvrage aujourd'hui? aurai-je du pain demain? » a été infligée à tant de pauvres religieux qui vivaient si complétement à l'abri de toute inquiétude pour le lendemain, alors mon cœur se serre. Oh ! que cette pensée permanente du lendemain doit être pour eux pleine d'ennui !... Quel acte insensé et coupable que cette suppression ! Vois-tu, Adelina, il n'y a qu'une seule chose au monde, que je déteste plus que le désordre, c'est la destruction ! »

XV

On n'aperçoit assurément rien dans ces lettres qui puisse faire deviner qu'un changement funeste était survenu dans l'état d'Adélaïde, et cependant plusieurs mois avant la date de la dernière de celles qu'on vient de lire, des souffrances et des symptômes trop connus étaient venus l'avertir que l'ennemi n'était point vaincu et bientôt la convaincre qu'il était le maître. En un mot, l'impitoyable mal avait repris son cours fatal. Adélaïde l'avait compris et elle s'y était résignée.

Si, trois ans auparavant, au premier indice

du danger, on a admiré son courage, il faut l'admirer bien davantage, maintenant que l'épreuve reparaît, aggravée par tant d'efforts tentés, tant de souffrances subies, tant d'espérances conçues en vain; car, cette fois, il n'y eut plus d'incertitude dans son esprit. La souffrance, elle l'avait acceptée avec patience; le douloureux remède, elle l'avait subi avec énergie; l'espérance, elle l'avait accueillie avec joie; la vie, elle l'avait reprise avec actions de grâces. Maintenant c'était la mort qui était devenue, très-clairement à ses yeux, la volonté toujours chère de Dieu, et elle l'accepta comme elle avait accepté la souffrance et la guérison, l'espérance et la déception, sans faiblesse, sans hésitation, sans murmure.

A dater de ce moment, cette âme, déjà grande, commença à grandir de plus en plus et à manifester chaque jour davantage quelle était la source divine où elle puisait son courage, quel était l'appui qui l'empêchait de défaillir, quelle était enfin cette force, en laquelle elle

avait cru d'une si ferme foi que sa faiblesse pouvait *tout*.

Au commencement de cette rechute, comme au début de sa maladie, rien ne changea dans sa vie extérieure, rien ne trahit chez elle l'inquiétude ou l'agitation. Elle avait seulement résolu de ne plus se soumettre à aucune opération, mais elle consentit à suivre un traitement et elle l'entreprit comme si elle en espérait le succès, dont elle parlait, surtout afin d'y faire croire les autres.

Cette année-là (1867), la nuit de Noël fut célébrée à Bellavista avec une grande solennité. Une tribune, dans laquelle elle entendait chaque matin la messe, communiquait par une galerie avec sa chambre. Elle put assister à tout, et ce fut pour elle une joie inexprimable. A cette occasion elle me dit : « J'avais craint de n'en pas « avoir la force, et j'y tenais tant ! car je pense « bien que c'est la dernière fête de Noël que « je passe sur terre. » Mais à peine avait-elle laissé échappé le fond de sa pensée, qu'elle se

hâta d'ajouter : « De grâce, pas un mot à Pau-
« line ! » (sa sœur aînée).

Vers le printemps, le mal se ralentit un peu, et, lorsque je partis, elle me dit : « Si tu reviens « avant l'automne, tu me retrouveras encore. » Comme elle vit la douleur que me causaient ces paroles, elle me dit en souriant : « Tu verras que je ne souffrirai pas trop ; ce mal atteindra vite ma vie, peut-être même subitement, sinon... Dieu m'aidera. Que sa volonté soit faite ! »

C'était la conclusion de tout pour elle ; mais pour comprendre la force de ces paroles dans sa bouche et dans le moment où elle les proférait, il faut se rappeler ici en quels termes, quelques années auparavant, elle parlait à la jeune Adelina de la soumission à la volonté de Dieu, et songer en même temps que, lorsque maintenant elle me parlait ainsi, le mal cruel dont elle se mourait menaçait de devenir une plaie et d'envahir son visage tout entier !... Certes, bien des gens, parmi les plus courageux, les plus religieux et les plus résignés à la

mort, eussent frémi, en ce cas, à la pensée de tout ce qui viendrait peut-être l'aggraver ! Mais elle ne faiblit pas : elle marchait dans la voie de l'acceptation sans regarder en arrière, et Dieu permit que la sérénité du détachement parfait régnât de plus en plus dans son âme radieuse. La seule demande expresse qu'elle adressa sans cesse à cette époque à ses sœurs, à ses amis, à tous, c'était celle de ne jamais demander à Dieu sa guérison...

Cette résignation si complète surprendrait davantage encore si, mieux que je ne l'ai fait, j'avais su exprimer l'état d'activité, de vie, de jouissance intellectuelle et morale, qui était le sien, lorsque la maladie terrible l'avait saisie toute vivante. Les années n'avaient rien altéré, rien effleuré, rien refroidi dans son cœur, et elle eût joui de la vie avec une reconnaissance égale à la soumission avec laquelle elle accepta la mort. Ajoutons cependant, pour reconnaître en tout la miséricorde de Dieu, que s'il lui imposa une dure épreuve, il lui en épargna qu'elle

eut trouvées mille fois plus redoutables encore. Elle connut, il est vrai, la douleur physique sous sa forme la plus sévère, mais elle ignora la douleur de survivre à ceux qu'elle aimait; et nous croyons qu'appelée à choisir sa croix, elle eût choisi celle qu'elle porta et non l'autre...

Tandis que la mort appprochait à pas inexorables mais lents, Adélaïde poursuivait tranquillement sa vie ordinaire. Tant qu'elle put lever le bras sans trop souffrir, elle peignit et sculpta. Quand cette fatigue dépassa ses forces, elle lut et étudia, et, quand elle devint trop faible pour lire elle-même, elle écoutait les lectures qu'elle se faisait faire, et semblait prendre à toutes ces occupations le même intérêt qu'autrefois. Il est certain que, dans cet acquiescement à la volonté de Dieu qui est la préparation la plus parfaite à la mort aussi bien que la perfection de la vie, si on lui eût dit qu'elle devait mourir avant la fin de la journée, elle eût simplement pensé, comme saint Louis de Gonzague,

qu'elle n'avait pas autre chose à faire qu'à continuer ce qu'elle faisait.

Rien ne changea sensiblement dans son état pendant quelques mois; mais, vers la fin de l'année, cet état, douloureusement stationnaire, prit tout d'un coup un aspect nouveau plus grave, car le danger devint imminent, mais moins affligeant, le mal ayant changé de nature; et, bien que le courage de celle qui en était la proie ne se fût pas démenti, même lorsqu'une longue torture semblait lui être réservée, il lui fut plus facile, et il fut moins déchirant pour ceux qui l'aimaient de voir (par l'effet des remèdes, dit-on) le mal se transformer en une consomption rapide.

Alors, réfléchissant qu'il valait mieux pour les siens que ses jours s'achevassent près d'eux, elle se décida à quitter ce beau golfe sur lequel elle avait tant désiré attacher ses derniers regards, ce toit chéri sous lequel un mois encore auparavant elle bénissait Dieu d'être destinée à finir sa vie, et à prendre un petit appartement

à Naples, tout exprès pour y mourir. Peut-être aussi voulut-elle éviter d'attacher un souvenir trop triste pour ceux qui lui survivraient à la chère demeure de Bellavista ! Quoi qu'il en soit, elle accomplit ce sacrifice avec sa fermeté ordinaire, dissimulant cette fois, même à la fidèle compagne de sa vie, l'effort qu'il lui coûtait ; mais, au moment de partir, se croyant seule un instant dans ce salon rempli de tous ses souvenirs d'amitié, de piété et de travail, et où tant d'heures heureuses s'étaient écoulées, on la vit s'approcher de la muraille et la baiser.

Après cet adieu, elle prit avec sa sœur le chemin de Naples, regardant une dernière fois pendant le trajet la mer, les montagnes, le Vésuve et tout le paysage enchanteur qui avait été le cadre magnifique de sa simple et noble vie.

Ce fut le 24 décembre 1868 qu'Adélaïde arriva à Naples pour y achever son sacrifice généreux, courageux,... je pourrais ajouter son sacrifice *joyeux*, car au milieu des crises, des plus cruelles douleurs, elle s'écriait parfois : « *Oh !*

che delizie! che delizie, son queste, non umane ma divine[1] *!...* »

« Sais-tu, disait-elle encore l'un de ses derniers jours, sais-tu quelle est la vraie inscription à graver sur un tombeau? c'est celle-ci : *Janua cœli!* »

Et cependant, même alors, pour épargner, les autres, elle parlait le moins possible de la gravité de son état. Mais ayant désiré revoir une jeune Anglaise (au service d'une de ses amies) qui l'avait soignée avec zèle et dévouement à Paris trois ans auparavant, et qui allait partir, elle lui dit : « Élisa, j'ai voulu vous revoir pour vous bien remercier encore et pour vous dire adieu. Avant un mois je ne serai plus dans ce monde; *mais ne le dites à personne.* » Voyant les larmes remplir les yeux de celle à qui elle parlait : « Oh! ne soyez pas triste, moi je suis contente. Ce sera si beau là-haut! si beau! on y sera si bien! » Puis elle passa

[1] « O quelles délices! non pas humaines, mais divines! »

à un autre sujet, obligea la jeune fille à lui répondre, l'écouta en souriant, et à l'un de ces récits : « Oh ! que je rirais de bon cœur sans cela ! » dit-elle en montrant patiemment sa pauvre joue meurtrie et toujours douloureuse.

Elle maintint cette attitude jusqu'au jour où elle demanda à recevoir les derniers sacrements. Après ce jour-là, sans cesser d'être sereine, elle cessa de se contraindre et parla à tous ouvertement et simplement de sa mort.

Elle reçut l'extrême-onction et le saint viatique. Un grand nombre des pauvres habitants de Pausilippe et de Bellavista étaient venus, en larmes, pour la revoir et pour lui dire adieu. Le vénérable prêtre qui l'assistait lui demanda de les recevoir. Ils entrèrent, et à chacun elle adressa une douce parole ; elle donna un dernier conseil : « *Ricordate*, dit-elle en particulier à un prisonnier qui lui devait sa délivrance, *di condurti sempre bene.* » On lui demanda de leur donner sa bénédiction. « Elle haussa les épaules avec un sourire et un geste

d'humilité, comme si on se fût moqué d'elle ; puis elle obéit et leva sa main, sa main si belle encore, malgré le ravage de la maladie, et fit sur eux tous le signe de la croix. » Je cite ici les paroles de cette nièce si tendrement aimée, et dont l'âme plus qu'aucune autre avait reçu l'empreinte de l'âme qui allait quitter ce monde[1].

La lutte se prolongeait ; Adélaïde semblait en demander pardon à ceux qui souffraient de ses souffrances, et elle s'étonnait que son Dieu tardât tant à venir : « *Je vous afflige tous*, disait-elle, *et moi, je suis là, au milieu de vous si contente !* »

Elle s'affligeait avec sa sœur aînée de devoir lui causer une si cruelle douleur ; à l'autre, à son inséparable compagne elle disait de douces paroles tout en cherchant à ne pas trop l'attendrir. Une seule fois, elle dit avec instance à son neveu et à sa nièce qui ne la quittaient pas :

[1] Voy. Appendice C.

Je vous recommande ma Lolé (c'était le nom qu'elle donnait à Clotilde); *qu'elle ne soit pas trop seule!* » Et, comme ils lui disaient d'être bien tranquille à cet égard, elle répondit: « *Oh! je suis très-tranquille, vous voyez bien que je ne vous en ai parlé que cette fois.* » A Adelina et à Ernest elle répétait: « *A vous deux, ce que je vous recommande partout et toujours, c'est la ligne droite.* » C'était ainsi qu'elle nommait avec eux la voie chrétienne; mais jusque dans ces jours solennels, elle conserva la grâce enjouée qui l'avait toujours caractérisée. Sa femme de chambre étant entrée en disant « qu'elle mourait de froid, » Adélaïde dit en souriant: « *En voilà une qui meurt de froid, une autre vient de dire qu'elle meurt de fatigue, en vérité je crois que je suis la seule vivante de vous toutes.* »

Ses douleurs cependant (terribles effets du mal qui, arrêté dans son progrès extérieur, minait et détruisait intérieurement sa vie) étaient

parfois extrêmes; mais lorsque malgré elle, elles lui arrachaient un cri : « Mon Dieu, disait-elle, ce sont mes nerfs qui crient : moi je suis contente de souffrir, de souffrir pour vous. »

Une autre fois, lorsqu'elle était en proie à l'un de ces accès de souffrance aiguë, elle s'écria : « Mon Dieu, je ne vous demande pas de trêve, mais je vous demande du courage. »

L'avant-veille de sa mort, ces vives douleurs cessèrent; elle regarda ce soulagement comme un avant-coureur de sa fin : « Le mot d'agonie, dit-elle, semble effrayant de loin, mais si je suis en agonie, la mienne est bien douce. »

Une foule d'amis se succédaient près d'elle, tous voulaient lui prouver encore une fois leur tendresse et recevoir d'elle quelque parole d'adieu. A tous en effet elle parlait tour à tour et à chacun avec une nuance particulière d'affection. Ces diminutifs si doux du Midi semblaient plus doux encore dans sa bouche :

« Nina[1], Dora[2], Maria[3], Giuditta[4], *Carmen-*
« *sita dulce*[5]!... » Que de fois ces noms, et d'autres encore, furent prononcés par elle pendant ses derniers jours !... Qui peut avoir connu son cœur, et douter qu'ils n'aient eu tous leur parole, leur pensée, leur prière spéciale et qu'elle n'ait emporté au ciel le souvenir de chacun d'eux pour continuer à les aimer, comme elle l'avait fait sur terre, elle, qui était si convaincue que la mort n'interrompt rien, et ne fait que transformer les doux sentiments d'ici-bas en leur donnant la puissance, aussi bien que l'éternelle durée.

Enfin l'heure de son bienheureux repos sonna, l'heure qu'elle attendait, qu'elle avait annoncée vingt-quatre heures d'avance, l'heure

[1] La princesse Torella.

[2] La jeune duchesse del Balzo.

[3] La marquise Bugnano.

[4] La marquise de Montesilvano.

[5] La duchesse de Bivona (dont le nom est *Carmen*) et à qui elle parlait toujours en espagnol. Ces mots, qu'elle lui adressait si souvent, signifient : *ma douce petite Carmen.*

de son passage de cette vie périssable à la vie glorieuse et immortelle pour laquelle elle avait vécu !...

Ce fut le 9 janvier, à trois heures et demie, entourée de tout ce qui lui était cher ici-bas... Ses deux sœurs, près d'elle ceux qu'elle appelait ses deux enfants, l'un à genoux lui tenant la main et l'autre soutenant sa tête défaillante, elle expira doucement, après avoir encore une fois articulé ces mots (vingt fois répétés pendant sa lutte suprême) : « *In te, Domine, spe-* « *ravi, non confundar in æternum !* »

Ame noble et chère ! âme douce et forte, réunie aujourd'hui à tant d'autres âmes bienheureuses ! priez, oh ! priez ensemble pour tous ceux que vous aimiez ici-bas.

Une coutume du Midi (bien contraire à celle du Nord) éloigne les plus proches parents du lieu où vient d'expirer l'un des leurs et ne leur

permet pas d'assister à leurs funérailles ; l'impétuosité même de leur douleur les rendrait d'ailleurs habituellement incapables de ce que peuvent, dans les mêmes circonstances, ceux qui sont plus exercés à maîtriser leurs émotions, et plus habitués à se vaincre ; mais cette habitude donne à l'amitié son jour spécial de pieux dévouement, car ce que l'usage veut épargner aux parents, il l'impose, avec une sorte de rigueur, aux amis, et l'on choisit d'ordinaire parmi eux ceux qui doivent accomplir les pénibles devoirs laissés ailleurs en d'autres mains.

Toutes les amies d'Adélaïde se seraient disputé cette triste prérogative, et plusieurs d'entre elles se partagèrent en effet les soins de l'heure cruelle qui suit la dernière heure ; puis enfin le douloureux privilége de demeurer près d'elle échut en partage à deux amies, auxquelles leur longue intimité, non moins que leur dévouement, permettait de le réclamer comme un droit.

Ces amies[1] de jeunesse et d'enfance étaient, elles aussi, deux sœurs, qui privées par la mort d'une troisième sœur tendrement chérie, avaient renoncé au monde pour accomplir dans une reclusion presque religieuse, les œuvres de celles qui se vouent à l'exercice héroïque de la charité. Elles avaient été ainsi conduites jadis par la tendresse et la douleur à mener dans la retraite une vie à deux, semblable à celle qu'Adélaïde et Clotilde menaient dans le monde et elles étaient toujours demeurées intimement liées avec elles. Maintenant elles se trouvaient là pour accomplir avec un tendre respect les pieux et derniers devoirs de l'amitié. Mais elles n'y demeurèrent pas seules, une troisième amie vint se joindre à elles[2]; celle-ci, beaucoup plus jeune, mais frappée dans tout l'éclat de sa vie par l'un de ces coups qui, lorsqu'ils ne jettent pas la jeunesse

[1] Mesdemoiselles Euphémie et Élisabeth Fonton.

[2] La duchesse Ravaschieri Fieschi.

dans l'abîme du désespoir ou dans celui de la distraction, la marquent d'un sceau spécial et lui ouvrent des régions hautes et pures où la paix, sinon le bonheur, se retrouve. Cette jeune mère, privée de son unique enfant (ange dont le souvenir vit à jamais dans d'autres cœurs encore que le sien !) était unie à Adélaïde par cette sympathie des nobles âmes qui rapproche les âges et forme des liens aussi intimes que ceux du sang. Elle eut la triste joie de partager avec les deux autres amies les chers et douloureux devoirs qu'il leur restait à accomplir.

Ce furent leurs mains qui ensevelirent Adélaïde et qui la placèrent ensuite sur un lit entouré de fleurs et que n'environnait aucune lugubre draperie. Sa volonté expresse avait été que l'usage établi à Naples à cet égard ne fût point observé pour elle. Aussi l'appartement conserva-t-il son aspect accoutumé et tout demeura près de cette chère dépouille, simple, serein et riant, comme l'âme elle-même à laquelle elle avait servi d'enveloppe et dont l'em-

preinte n'avait point été effacée de ses traits par la mort.

Ce fut alors (et après que ses plus chers l'eurent embrassée pour la dernière fois) que vinrent prier près d'elle ses amis, ses proches, les paysans qu'elle avait aimés, les pauvres qu'elle avait secourus. Il y eut des pleurs et des cris mêlés aux prières ; car la douleur des Napolitains est expansive et bruyante comme leur joie. Parmi toutes les exclamations que l'on entendait retentir une pauvre femme de Pausilippe s'écria : « *Va, vattene à casa, bel pezzo di Paradiso*[1] *!* » et nous ne voulons pas omettre ici cette humble, mais expressive apothéose.

Les trois amies d'Adélaïde la déposèrent ensuite dans son cerceuil, et ce furent elles qui la conduisirent enfin ensemble jusqu'au lieu de son dernier repos.

A une autre époque, ce lieu eût été la ma-

[1] Cette exclamation est très-difficile à traduire; elle signifie à peu près : *Tu appartiens au ciel, retourne chez toi!*

gnifique chapelle où reposent ses ancêtres. La grande porte de la cathédrale de Naples sur laquelle est gravé le lion de leurs armes se fût alors ouverte, comme elle s'ouvrait jadis (et ne s'ouvrait qu'alors) pour laisser passer ceux de sa race que l'on conduisait à leur dernière demeure[1]. Aujourd'hui le lieu de sa sépulture est plus modeste, mais le doux souvenir dont il est environné honore, mieux que ne l'eût fait le splendide mausolée, le nom qu'elle a porté, le pays qu'elle a aimé, la Religion sainte qu'elle a pratiquée, le Dieu qu'elle a servi et qui l'a couronnée !

[1] Voy. Appendice B.

Cava dei Tirreni, 8 mai 1869.

APPENDICE

APPENDICE

Note A. (Voy. p. 6.)

Don Bernardo, comte de Galvez, vice-roi du Mexique, aïeul maternel d'Adélaïde, était le fils de D. Matias de Galvez, qui avait été revêtu de la même dignité, et neveu du marquis de la Sonora, ministre des Indes sous le roi Charles III d'Espagne.

En 1781, à l'époque de la guerre de la France et de l'Espagne contre l'Angleterre, D. Bernardo acquit une grande renommée et mérita les récompenses des de: pays alliés par un glorieux fait d'armes maritime.

La place de Pensacola, située au fond du golfe de ce nom, était défendue par deux forts qui en barraient l'entrée. Le comte de Galvez, s'apercevant que les commandants des deux flottes hésitaient, affronta seul le passage avec sa corvette et parvint au fond du golfe sous une nuée de projectiles : les flottes le suivirent et la place tomba en leur pouvoir.

Le roi d'Espagne, en souvenir de cette action, voulut qu'il plaçât dans ses armes une corvette avec cette devise : *Yo solo*, et le roi de France y ajouta une fleur de lis.

Après la mort de D. Matias Galvez, le vainqueur de Pensacola fut nommé vice-roi du Mexique, non pas selon l'usage, temporairement, mais *à vie*. Son caractère franc, noble et généreux, l'avait fait chérir de tous, et lorsqu'une mort prématurée l'enleva à sa famille et au peuple qu'il gouvernait, il laissa d'universels regrets.

Ce fut lui qui entreprit la construction du fameux château de Tchapultepec, situé sur l'une des hauteurs qui dominent la ville de Mexico. Son successeur, moins populaire que lui, chercha à attribuer cette construction à des vues ambitieuses. Mais l'accueil que le roi et toute la cour d'Espagne firent à la veuve du comte de Galvez lorsqu'elle revint dans sa patrie, donna à cette calomnie un démenti public.

Le château de Tchapultepec ne fut terminé que par l'infortuné empereur Maximilien.

Note B. (Voy. p. 162.)

La chapelle Minutolo.

Étienne II Capece, doge et évêque de Naples, fonda cette chapelle au huitième siècle et la dédia à l'apôtre saint Pierre. Elle fut embellie pendant le quatorzième siècle par le cardinal Henri Capece Minutolo, qui fit peindre à l'entour les portraits des guerriers et des chevaliers illustres qu'il comptait parmi ses ancêtres : leurs armes sont reproduites partout.

Le cardinal Henri rebâtit presque en entier la cathédrale (où se trouve la chapelle) ; la grande porte fut sculptée par Barocci da Piperno, ainsi que la statue du cardinal à genoux qui se trouve au-dessus de cette porte. Le tombeau du cardinal est au fond de la chapelle ; à droite, se trouve celui d'Orso Capece Minutolo, archevêque de Salerne ; à gauche, celui de Philippe Capece Minutolo, archevêque de Naples, mort en 1301. L'anneau de cet archevêque lui fut dérobé après sa mort, et ce fait fournit à Boccace l'incident principal de l'une de ses nouvelles (Andreuccio da Perugia).

Quatre cent vingt ans plus tard, en ouvrant son tombeau, on retrouva le corps de Philippe Minutolo flexible et intact ; il fut, à cette époque, déposé dans un autre caveau.

En 1345, lorsque le roi André (le malheureux époux de la reine Jeanne I[re]) fut assassiné à Aversa, ce fut un membre de cette famille, Ursillo Capece Minutolo, qui prit soin de ses restes et les déposa dans une chapelle voisine de la leur, où il lui éleva un monument qui fut transféré plus tard dans le lieu qu'il occupe aujourd'hui dans la cathédrale.

Le cardinal Henri mourut en 1412. A dater de cette époque, les Minutolo conservèrent un droit spécial sur la grande porte de la cathédrale de Naples, qui ne s'ouvrait jamais que lorsqu'un des membres de la famille devait être déposé dans leur chapelle mortuaire.

Cette famille se partage en trois branches : celle des princes de Ruoti (la plus ancienne), celle des princes de Canosa, à laquelle appartenait Adélaïde, et celle des ducs de San-Valentino.

Les Capece furent d'ardents partisans de la maison de Souabe. En 1286, peu avant la défaite et la mort de Manfred, Marino et Corrado Capece lui donnèrent une hospitalité presque royale dans leur château d'Atripaldi, près d'Avellino. Le premier des deux, *Marino*, com-

pagnon d'armes de Conradin, partagea son sort jusqu'au bout, et périt à Naples, deux ans après, sur le même échafaud que lui (1288).

Après cette époque, le nom de Capece devint pendant longtemps dangereux à porter, à cause de la haine qu'il inspirait aux vainqueurs. Ce fut alors que la famille adopta ou reprit celui de *Minutolo*, qu'elle a toujours porté depuis.

Note C.

Il ne m'appartient pas et il ne serait en aucun cas convenable de m'étendre ici sur les sentiments inspirés par une perte si récente à ceux qui en sont le plus directement frappés. Je ne puis toutefois résister au désir d'insérer ici la page suivante de Gœthe, traduite par celle à laquelle sont adressées presque toutes les lettres que l'on a lues, car cette page semble les compléter. On sent en effet que celle qui l'a choisie aujourd'hui pour la traduire savait apprécier la tendresse dont elle était l'objet, et que, par conséquent, cette tendresse avait dû faire goûter à Adélaïde l'une des plus exquises jouissances de ce monde.

Il n'y a guère de sentiment plus rare, en effet, au début de la vie, que celui d'une sympathie parfaite avec une personne d'un âge beaucoup plus avancé que soi. Mais lorsque ce sentiment se rencontre : lorsque deux âges se confondent ainsi, mêlant ensemble ce qu'il y a de meilleur dans tous les éléments de la vie, rien ne saurait être plus doux que le bonheur qui en résulte.

Puisse cette pensée adoucir les regrets mêmes qu'elle reveille!

Voici la page de Gœthe.

« Ah! pourquoi l'amie de ma jeunesse n'est-elle plus! Pourquoi l'ai-je connue? Je me dirais : « Tu es un fou, « tu cherches ce qui ne se trouve point ici-bas. » Mais je l'ai possédée, cette amie, j'ai connu ce cœur, j'ai senti cette grande âme, en présence de laquelle je croyais être plus que je n'étais, parce que j'étais tout ce que je pouvais être. Aucune faculté de mon âme ne demeurait inactive. Je sentais, avec elle, se développer en moi la puissance admirable d'embrasser toute la nature! Notre commerce était un échange continuel des mouvements les plus profonds du cœur, et des traits les plus vifs de l'esprit; chez elle, tout, jusqu'à la plaisanterie, était empreint de génie. Et maintenant, hélas! les années qu'elle

avait de plus que moi l'ont précipitée, avant moi, dans la tombe!... Jamais je ne l'oublierai!... Jamais je n'oublierai la fermeté de son âme et sa divine indulgence! »

. . . .

OUVRAGES DE Mlle CL. BADER.

LA FEMME BIBLIQUE

SA VIE MORALE ET SOCIALE

2e édition. 1 vol. in-12.................. 3 fr. 50

LA FEMME GRECQUE

(*Ouvrage couronné par l'Académie française.*)

2e édition. 2 vol. in-12.................. 7 fr. »

LA FEMME ROMAINE

ÉTUDE DE LA VIE ANTIQUE

2e édition. 1 vol. in-12.................. 3 fr. 50

SAINTE CLAIRE D'ASSISE

1 vol. in-12.......................... 3 fr. »

FLAVIA

SCÈNES DE LA VIE CHRÉTIENNE AU IVe SIÈCLE

Par l'abbé HUREL.

2e édition. 1 vol...................... 3 fr. »

MADAME DE MIRAMION

SA VIE ET SES ŒUVRES CHARITABLES

Par le Comte de BONNEAU AVENANT.

(*Ouvrage couronné par l'Académie française.*)

3e édition. 1 vol., portrait................ 4 fr. »

LA DUCHESSE D'AIGUILLON

SA VIE ET SES ŒUVRES CHARITABLES

Par le Comte de BONNEAU AVENANT

(*Ouvrage couronné par l'Académie française.*)

2e édition. 1 vol., portrait.............. 4 fr. »

L'ÉDUCATION DE LA VINGTIÈME ANNÉE

LETTRES A MA COUSINE NATHALIE

Par ANT. RONDELET.

1 vol. in-12.......................... 3 fr. »

ROSA FERRUCCI

SA VIE ET SES LETTRES

Traduites avec une étude par M. l'abbé LEMONNIER.

2e édition. 1 vol. in-12.................. 3 fr. »

LETTRES D'UNE JEUNE IRLANDAISE

A SA SŒUR

Publiées par MARY O'NELYA.

8e édition. 1 vol. in-12.................. 3 fr. »

ENFANTS ET MÈRES

POÉSIES

Par MARIE JENNA.

2e édition. 1 vol. in-12.................. 3 fr. »

PERNETTE

POÈME

Par V. de LAPRADE, de l'Académie française.

8e édition. 1 vol........................ 3 fr. 50

FLEUR DES GLACES

LÉGENDE DANOISE

Par ISABELLE FRANCE.

1 vol. in-12............................ 3 fr. »

LA PETITE PROMISE

LÉGENDE ANTIQUE

Par ISABELLE FRANCE.

1 vol. in-12............................ 3 fr. »

LES GARDIENNES

Par MICHEL MASSON.

1 vol. in-12............................ 3 fr. »

LE SECRET D'UN DÉVOUEMENT

Par Mme KRAFFT BUCAILLE.

4e édition. 1 vol........................ 3 fr. »

1280-82 — Imp. D. BARDIN et Ce, à Saint-Germain.

OUVRAGES DE MADAME CRAVEN

RÉCIT D'UNE SŒUR

ÉDITION ORNÉE DU PORTRAIT DE Mme ALBERT DE LA FERRONNAYS

2 vol. in-8 . . . . 15 fr.
Le même ouvrage, petit format. 35e édition. . . . . 8 fr.

RÉMINISCENCES

SOUVENIRS D'ANGLETERRE ET D'ITALIE

3e édition. 1 volume in-12. . . . . 4 fr.

LA SŒUR NATALIE NARISCHKIN

FILLE DE LA CHARITÉ DE SAINT VINCENT DE PAUL

9e édition. 1 volume in-12. . . . . 4 fr.

UNE ANNÉE DE MÉDITATIONS

3e édition. 1 volume in-12 . . . . 4 fr.

ÉLIANE

6e édition. 2 volumes in-12 . . . . 6 fr.

ANNE SÉVERIN

19e édition. 1 volume in-12. . . . . 4 fr.

FLEURANGE

OUVRAGE COURONNÉ PAR L'ACADÉMIE FRANÇAISE

22e édition. 2 volumes in-12. . . . . 6 fr.

LE MOT DE L'ÉNIGME

13e édition. 2 volumes in-12 . . . . 6 fr.

LA JEUNESSE DE FANNY KEMBLE

3e édition. 1 volume in-12 . . . . 3 fr.

ADÉLAIDE CAPECE MINUTOLO

8e édition. 1 volume in-12. . . . . 2 fr.

LE COMTE DE MONTALEMBERT

ÉTUDE D'APRÈS L'OUVRAGE DE Mme OLIPHANT

2e édition. 1 volume in-12 . . . . 2 fr.

DEUX INCIDENTS DE LA QUESTION CATHOLIQUE

EN ANGLETERRE

1 volume in-12 . . . . 2 fr.

LE TRAVAIL D'UNE AME

3e édition. 1 volume in-12. . . . . 2 fr.

1476-82 — IMPRIMERIE D. BARDIN ET C^o^, A SAINT-GERMAIN.